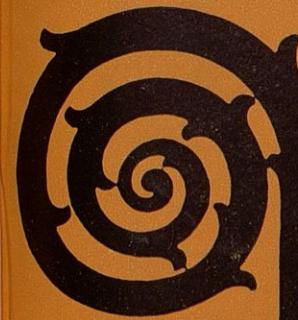


2^e Année - N° 22.

Le numéro : 25 centimes

18 Mars 1915.

LE PAYS DE FRANCE



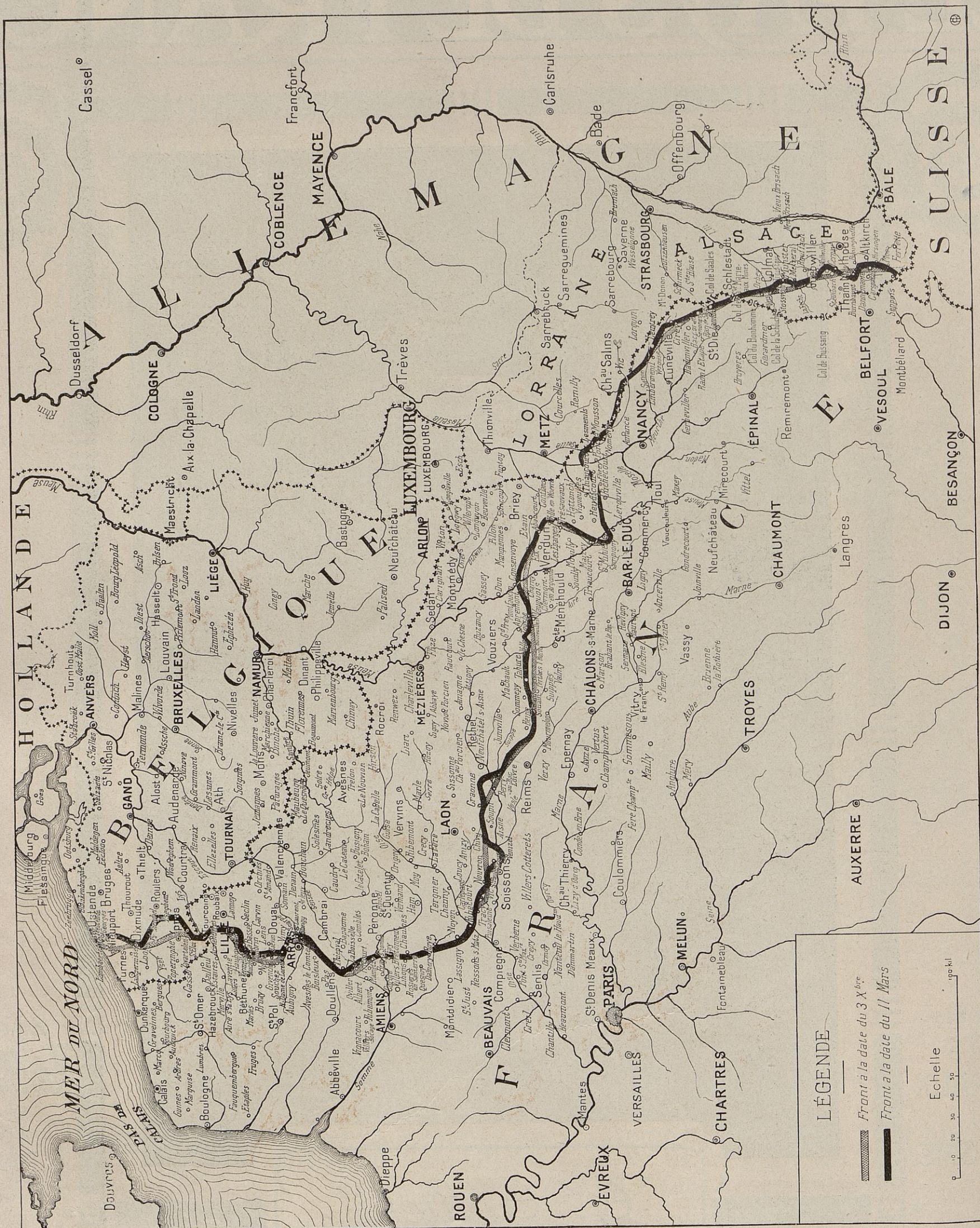
PHOT.
MANUEL

Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

G. Gallieni

Édité par
Le Mati
2, 4, 6
boulevard Poisson
PARIS

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 4 AU 11 MARS

Nous avons continué, avec nos alliés belges et anglais, à frapper sur la ligne ennemie et le succès a répondu à nos efforts.

En Belgique, où tout mouvement de grande envergure est encore difficile par suite de l'état du terrain, le duel d'artillerie s'est continué à notre avantage ; nous avons enlevé cependant une tranchée ennemie et toutes les contre-attaques allemandes ont été repoussées par notre feu.

Plus au sud, l'armée britannique a remporté un beau succès ; appuyée par notre artillerie lourde, elle a vivement attaqué, le 9 mars, entre la Lys et le canal de la Bassée ; elle a enlevé le village de Neuve-Chapelle, situé à moitié chemin entre Estaires et la Bassée, et, poursuivant son succès, elle a progressé de 1.200 mètres sur un front de plus de trois kilomètres dans la direction d'Aubers et du bois de Biez, c'est-à-dire à une vingtaine de kilomètres de Lille ; nos alliés ont fait un millier de prisonniers dont un certain nombre d'officiers. Le corps indien a brillamment participé à cette action qui a été très meurtrière pour les Allemands.

La position de Notre-Dame-de-Lorette est toujours l'objet de tentatives de la part de l'ennemi ; attaquant en nombre, les Allemands avaient réussi à s'emparer d'une de nos tranchées avancées ; mais ce succès fut éphémère ; le 4 mars, nous contre-attaquions et, non seulement nous reprenions notre tranchée, mais nous refoulions l'ennemi en lui infligeant de grosses pertes. Toute la semaine on s'est battu autour de Notre-Dame-de-Lorette ; il y a eu une accalmie le 10 mars. On comprend que les Allemands aient à cœur de nous déloger de cette position. Ainsi que nous l'avons expliqué, et comme on peut s'en rendre compte par la carte ci-contre, la chapelle de Notre-Dame-de-Lorette est située à l'extrémité d'un chaîne de collines qui vont finir en promontoire au-dessus de la plaine de Gohelle qui constitue le bassin houiller de Lens ; la route de Béthune à Arras, que les Allemands occupent d'Aix-Noulette à Neuville-Saint-Vaast, s'infléchit devant ce promontoire, avant de traverser à Souchez le ruisseau de la Deule ; de cette hauteur, nos canons tiennent sous leur feu les voies ferrées et les routes qui relient Lens à Arras et à Béthune et protègent en même temps nos relations vers Saint-Pol et Boulogne.

D'Arras à Reims, les communiqués n'ont signalé aucune action importante ; mais à l'est de Reims, jusqu'en Woëvre, une véritable bataille s'est poursuivie et nous y avons infligé de sanglants échecs aux Allemands. Dans la région de Perthes, l'ennemi avait amené cinq corps d'armée pour résister à l'avance victorieuse de nos troupes ; il avait prélevé de l'artillerie lourde et des troupes d'élite, comme les régiments de la garde prussienne, sur les forces qu'il a massées dans le nord de la France ; l'élan de nos troupes a été irrésistible ; après avoir, dans une brillante attaque, enlevé le fortin de Beausejour, elles ont progressé jusqu'à la crête au nord-ouest de Perthes et au delà de Beausejour, menaçant la ligne de Challerange à Apremont. Les pertes des Allemands ont été

considérables : ils ont laissé dix mille morts sur le terrain ; deux régiments de la garde ont été anéantis.

Se liant avec cette action, une attaque vigoureuse nous amenait plus à l'est, dans l'Argonne, sur la hauteur de Vauquois ; le combat a dû être très violent, car les Allemands avaient puissamment organisé le village situé sur une petite montagne isolée, dominant de ses trois cents mètres le fond de la vallée de l'Aisne ; cette position commande les vallées de l'Aire, de la Brénière et de la Buanthe ; de là notre artillerie rendra intenables Boureuilles et Varennes, la petit ville que la fuite de Louis XVI a rendue célèbre ; c'est à Varennes que se fait la jonction des routes de Mézières, de Montmédy et de Verdun. A l'est de Vauquois se trouvent les bois de Cheppy et de Malancourt où l'on s'est battu et où l'on se bat encore.

Dans la région des Hauts-de-Meuse, notre artillerie lourde a gravement détérioré un des fameux 420 que l'ennemi avait amené à grand-peine. Nous avons progressé vers Saint-Mihiel.

En Lorraine, c'est toujours dans le bois le Prêtre, au nord-ouest de Pont-à-Mousson, que se

livrent des combats ; les contre-attaques allemandes sont régulièrement repoussées.

En Alsace, les opérations les plus importantes ont lieu dans les environs de Munster ; nous occupons la montagne de Rieckerkopf qui domine la ville ; les Allemands reviennent constamment à la charge pour nous en déloger ; nos braves alpins les repoussent en leur infligeant des pertes considérables.

En résumé, cette semaine aura été couronnée par deux beaux succès, celui de l'armée britannique à Neuve-Chapelle et celui de nos troupes à Beausejour.

LE BOMBARDEMENT DES DARDANELLES

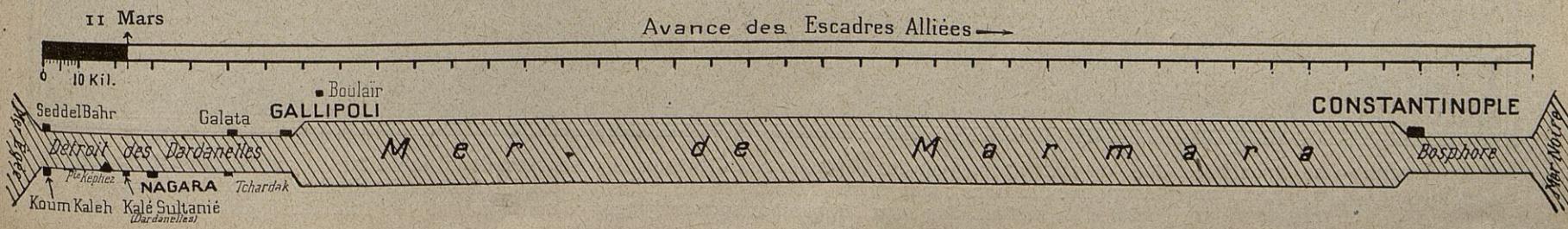
Les escadres alliées ont continué avec succès le bombardement des forts des Dardanelles ; après avoir détruit les forts qui en défendent l'entrée, plusieurs cuirassés sont entrés dans le détroit et ont canonné les ouvrages de Dardanus et de Souan-Déré ; pendant ce temps, le superdreadnought anglais *Queen-Elizabeth*, posté dans le golfe de Saros, bombardait en tir indirect, par dessus la presqu'île de Gallipoli, les forts puissants de la crête asiatique qui défendent la passe aux abords de Tchanak ; nos cuirassés, également dans le golfe de Saros, détruisaient les forts de la ligne de défense de Boulaïr.

Un corps expéditionnaire, commandé par le général d'Amade, est parti de France pour terminer l'œuvre des escadres, en coopération avec des forces anglaises.

Le 5 mars, une escadre de cuirassés et de croiseurs anglais est arrivée en vue de Smyrne et a bombardé le fort Yéni-Kaï ; le fort a subi des dégâts considérables et n'a pas riposté. La réduction des défenses de Smyrne est un incident nécessaire de l'opération principale qui se poursuit dans le détroit des Dardanelles.

(*Nous publions, à la page 20, une carte du détroit des Dardanelles qui permettra à nos lecteurs de suivre les opérations.*)

TABLEAU DE LA MARCHE DES ESCADRES ALLIÉES VERS CONSTANTINOPLE



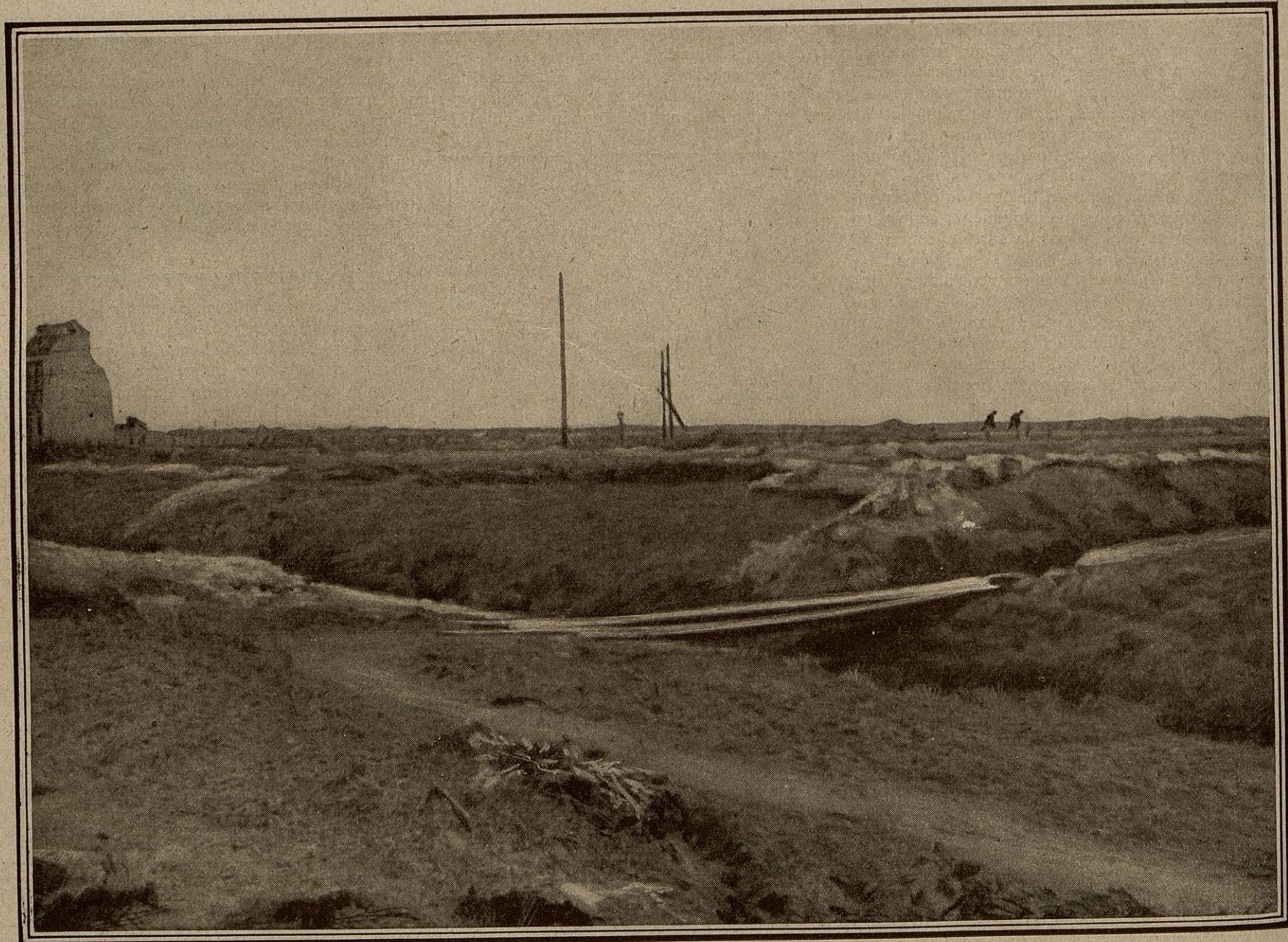
DANS LES FLANDRES



Nous avons publié, il y a quelque temps, des photographies de la coquette ville des Flandres ; depuis, les Allemands l'ont bombardée presque chaque jour, sans aucune utilité d'ordre militaire ; on peut voir les ravages qu'ils ont causés sur la place du Marché.

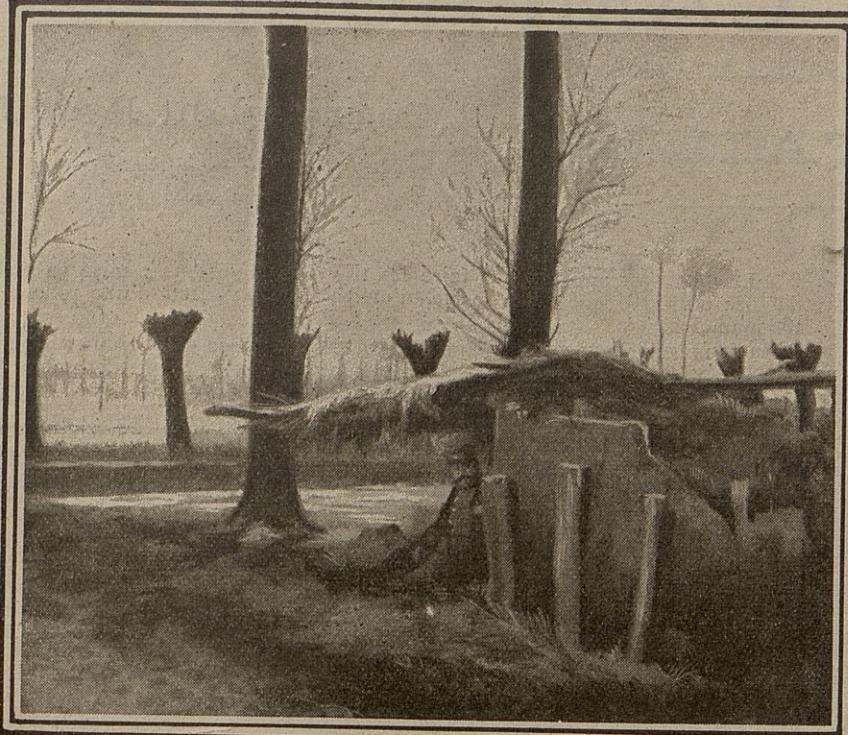


La rue du Marché n'est qu'un vaste amas de décombres ; les maisons sont démolies ; derrière les façades encore debout, il ne reste plus rien ; tout a été détruit par les obus allemands. Les barbares peuvent amonceler ruines sur ruines, ils ne décourageront personne.

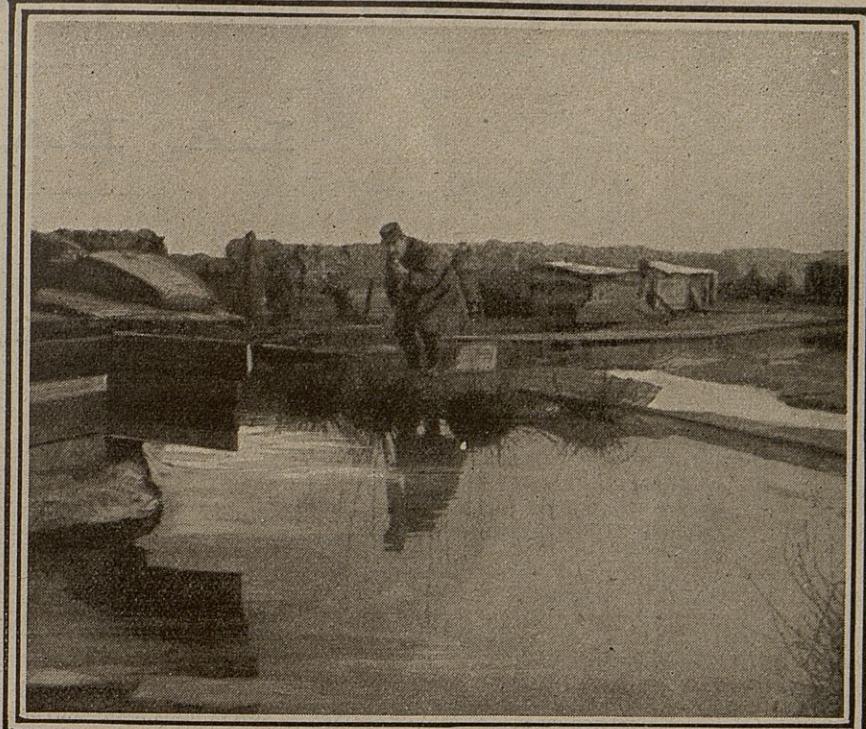


Au-devant de nos tranchées, dont on peut apercevoir les diverses ramifications surmontées de passerelles, deux télégraphistes du génie sont allés réparer un fil coupé par les obus ; leur mission terminée, ils rentrent sous les balles des Allemands dont les tranchées se trouvent à une centaine de mètres. Ces deux silhouettes sont tragiques dans la solitude de l'immense plaine.

EN BELGIQUE



Les inondations que l'armée belge a « tendues » contre l'envahisseur ont été encore accrues par la pluie et les orages des derniers mois. Sur la rive droite de l'Yser, l'eau a recouvert la plaine basse des Flandres, formant comme un lac d'où émergent des arbres.



L'eau a envahi quelques tranchées et a inondé les abords des abris construits pour les troupes ; des bandes étroites de terrain sont restées à découvert ; des planches, servant de passerelles, les relient et permettent aux soldats de gagner les cahutes qui ont été préservées.



Ces abris, faits de planches et recouverts de bâches, que l'eau entoure, donnent l'impression d'une grande cité lacustre que l'on aurait retrouvée dans les plaines de Belgique.

ARMÉES EN CAMPAGNE

LA BATAILLE

Commandant B. de L.

Breveté d'état-major.

ÉTUDE ET DÉVELOPPEMENT D'UNE BATAILLE MODERNE

L'étude actuelle est le développement normal d'une bataille telle qu'elle s'est livrée jadis (empire, temps modernes) et se livre encore, car il y a des règles immuables à la guerre et qui seront toujours suivies. Les opérations qui se développent sur la longue ligne de défense qui couvre actuellement le sol de la France et de la Belgique, des Vosges à la mer du Nord, ne peuvent être considérées comme la bataille ; c'est une suite de batailles, sur chaque front, sur chaque partie, et encore dans des conditions toutes particulières : « la guerre de tranchées ».

Toute troupe en campagne qui marche ou se repose doit, pour sa tranquillité, être gardée. L'absence de protection, de service de sûreté nous a été souvent funeste, surtout en 1870.

En marche, la troupe est protégée par une avant-garde qui la précède.

En station, elle est protégée par des avant-postes qui la couvrent. Il en résulte que, lors du mouvement en avant d'une troupe, c'est l'échelon de tête qui va se trouver le premier au combat ; le gros de la colonne qui suivra, protégé par l'avant-garde, pourra continuer à progresser, prendre ses dispositions de combat, l'accepter ou le refuser, selon les circonstances.

Nous allons donc étudier la composition et la marche de l'échelon de tête, l'avant-garde, ainsi que son entrée sur le champ de bataille.

LE RÔLE DE L'AVANT-GARDE

Les avant-gardes ont généralement un effectif variant du 1/3 au 1/5 de la troupe qu'elles couvrent ; ceci n'est pas régulier ; on comprendra facilement que, selon le but à atteindre, le rôle et la mission de la colonne, les avant-gardes puissent être fortes ou faibles.

Les Allemands ont toujours, et dans tous les cas, préconisé les fortes avant-gardes ; ils veulent de suite prendre la supériorité sur l'adversaire ; c'est une théorie qui a ses admirateurs. On doit reconnaître que c'est quelquefois imprudent. Une grosse avant-garde, se sentant forte et puissante, a tendance à s'engager ; mais, avec elle, c'est toute la colonne qui la suit qu'elle engage, et si, par la suite, le combat doit être rompu pour des motifs spéciaux, ce sera bien difficile de retirer de la bataille les troupes engagées!!! On a eu souvent à déplorer de semblables initiatives...

L'avant-garde doit être formée avec tous les éléments nécessaires à sa mission ; elle doit avoir son service de découverte (les avions), son service de reconnaissance (cavalerie), ses forces d'occupation (infanterie), ses engins de résistance et d'attaque à longue portée (artillerie).

On admet que l'artillerie doit être nombreuse aux avant-gardes ; cela n'engage pas définitivement l'action, car l'artillerie se retire facilement du combat et peut se replier en arrière ; enfin, au début, elle peut prendre un ascendant sur l'adversaire, et on a des chances de le garder dans la suite ; en tout cas, elle occupera et défendra des positions très précieuses dans le développement de la bataille.

Il résulte donc de cet exposé que l'avant-garde comprend :

- 1^o Du service d'aviation, bicyclistes, motocyclistes ;
- 2^o De la cavalerie ;
- 3^o De l'infanterie ;
- 4^o De l'artillerie ;
- 5^o Des détachements de génie, équipage de ponts, ambulance, etc., etc.

Bref, elle a tout ce qu'il faut pour se suffire à elle-même et mener un moment le combat.

1^{re} Phase : COMBAT D'AVANT-GARDE

LE SERVICE D'AVIATION a fonctionné au début ; il a renseigné, en survolant les positions ennemis, sur les effectifs des colonnes, leur direction de marche et, partant, d'attaque, leurs compositions, l'emplacement des batteries ennemis... ; mais souvent ce service pourra être entravé par l'état de l'atmosphère, par l'ennemi qui éloignera ou abattra les avions ; de plus, ces découvertes ne sont pas des prises d'occupation !

LA CAVALERIE, lancée en avant, s'est précipitée aux points principaux et importants du terrain de combat futur ; elle les a reconnus et les occupe, prête à les défendre momentanément, jusqu'à l'arrivée de l'infanterie ; elle agit par ses feux, carabines, mitrailleuses... ; elle complète les renseignements, les augmente et forme déjà, en avant de la ligne et sur les points importants, un réseau de défense et d'occupation propice au développement de l'action.

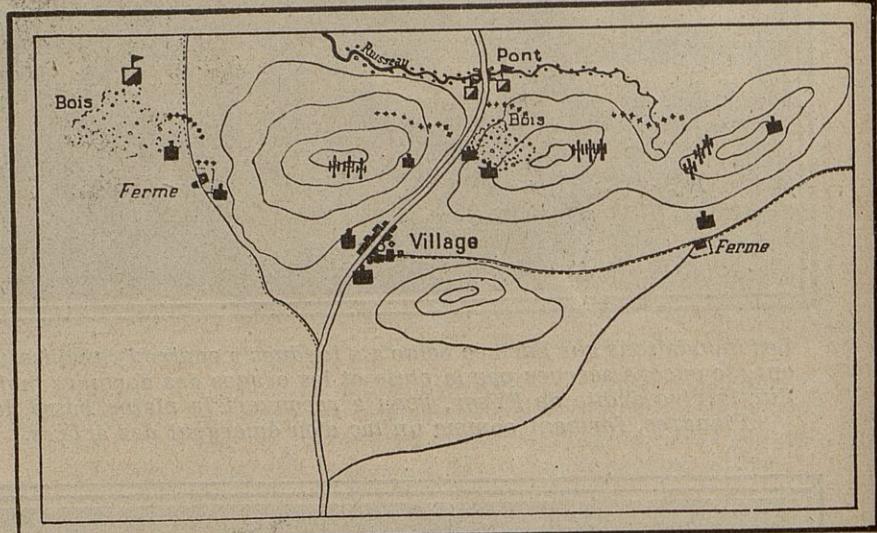
Mais voici qu'entre en ligne l'ARTILLERIE ; se portant aux allures vives sur des positions reconnues à l'avance par les officiers en reconnaissance, ses batteries sont établies à l'abri des vues de l'ennemi ; elles sont placées en arrière de la crête, couvertes légèrement par des épaulements et se tiennent, soit en *position d'attente*, soit en *position de surveillance* ; elles entrent en action. Il est inutile, cependant, de déceler la présence avant le moment opportun. On repère les distances, on se prépare à la lutte, on s'installe avant le combat.

L'INFANTERIE s'est enfin avancée ; les premiers échelons s'élançent en avant et forment protection et soutien des batteries ; à eux la défense des pièces en batterie.

Les fractions de cette infanterie se répartissent sur le terrain ; on court au *point d'appui*, on occupe les mamelons, les fermes, les villages, on s'apprête à les défendre contre l'ennemi qui s'avance, lui aussi, dans le même dispositif de combat.

LE GÉNIE est appelé pour faire les travaux importants : mise en état de défense d'un village, d'une ferme, d'un bois, construction d'une redoute sur tel mamelon, etc.

LES DIVERS SERVICES prennent leurs places ; les postes de secours, les ambulances mobiles. Les sections de ravitaillement sont dirigées vers des points favorables. Chacun prend sa place dans la bataille.



OCCUPATION DU TERRAIN DE LA BATAILLE PAR L'AVANT-GARDE
(Dès le début de l'action.)

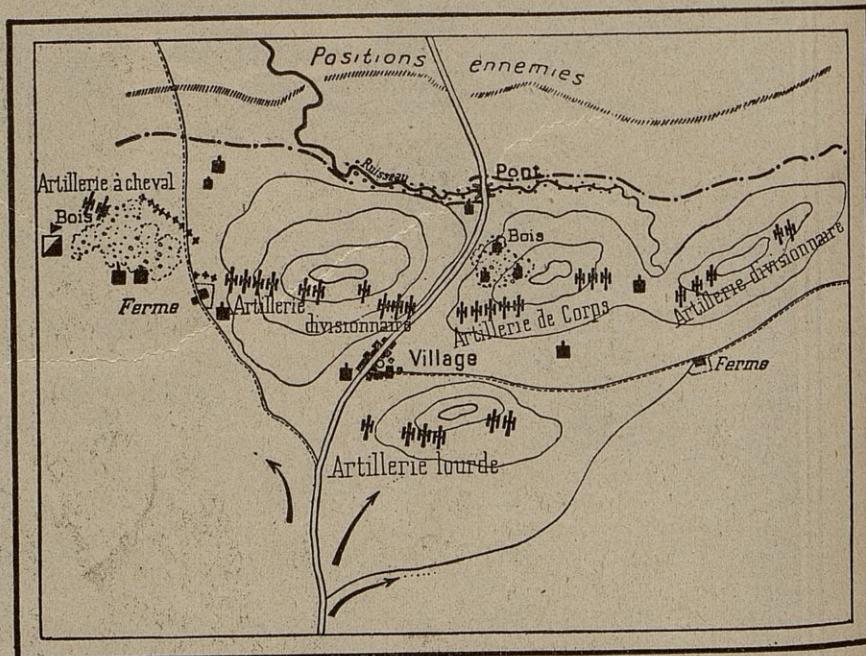
Le général commandant est sur place, dès le début. Il voit, dirige, ordonne ; son état-major qui l'entoure reçoit ses ordres ; chacun les porte aux diverses colonnes qui s'avancent, pour éviter des retards, pour indiquer les emplacements, pour faciliter les mouvements.

C'est le commencement de la bataille.

2^e Phase : L'ARTILLERIE ENTRÉE EN ACTION

La bataille a été décidée ; le général donne ses ordres de détail ; il appelle à lui les divers chefs de service et d'unités et leur explique son plan ; chacun est imbu des idées du général commandant, et chacun va, dans sa sphère, travailler à la réussite de l'opération.

La plus importante, dès maintenant, est l'action de l'artillerie ; il faut que notre artillerie réduise l'adversaire, prenne son ascendant sur elle, prépare les voies de l'infanterie.



LE DUEL D'ARTILLERIE

L'artillerie est donc appelée de suite ; elle se porte aux *allures vives* sur les positions, reconnues à l'avance dans une étude faite par les officiers de l'arme. Pour faciliter son arrivée, les routes sont laissées libres ; l'infanterie débute à droite et à gauche dans les champs, les trains régimentaires se parent.

L'artillerie, toujours placée en tête des colonnes, arrive donc sans encombre et rapidement ; de suite elle se met en action.

La longue ligne de batteries, qui va se déployer sur le champ de bataille, va former comme une ossature sur le terrain de combat.

L'artillerie divisionnaire, placée dans le secteur des divisions, peut occuper des positions variant entre 2.800-3.500 mètres des forces ennemis.

L'artillerie de corps, placée entre les divisions ou sur le flanc, ou à l'en droit le plus propice, fait de même.

L'artillerie lourde, qui arrivera forcément un peu en retard, prend ses positions, bien défilées et entre 5.000-6.000-7.000 mètres.

Le duel d'artillerie va commencer. C'est la lutte entre les deux artilleries.

Du résultat de cette lutte va dépendre, en grande partie, le sort futur de la bataille ; on comprendra sans peine que l'armée, dont l'artillerie restera maîtresse du terrain, aura sur l'armée adverse un avantage capital.

C'est donc la lutte à mort, le duel des artilleries.

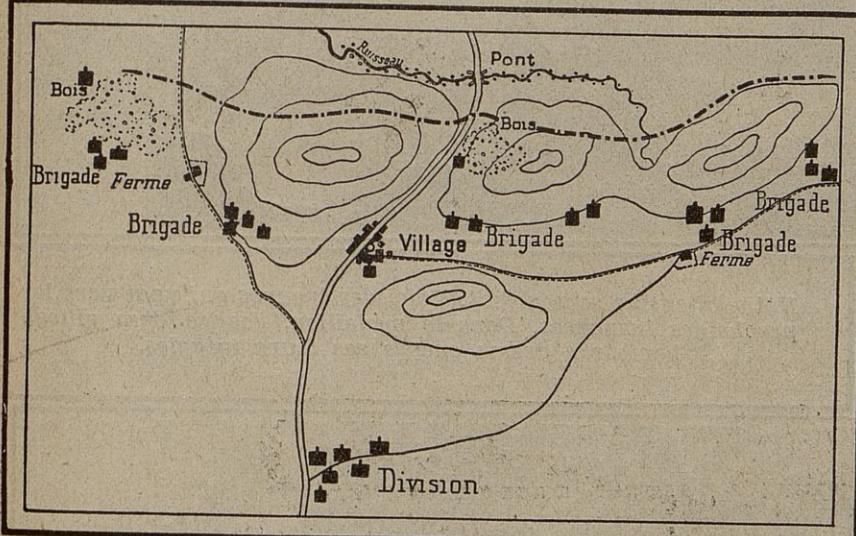
Dans ce duel, on prend toutes les dispositions pour le faire tourner à son avantage ; les batteries sont défilées ; elles sont protégées par des remblais, des obstacles, pour diminuer les pertes ; les attelages sont éloignés ; les pièces et les caissons restent seuls exposés.

Les plus grandes précautions sont prises pour régler le tir qui ne peut être efficace que s'il est réglé. Inutile de dépenser des munitions, si l'on n'a pas de résultat.

Des postes d'observation, pour s'assurer du tir, sont créés ; des éclaireurs officiers sont envoyés en avant et sont réunis à la batterie par le téléphone, de façon à annoncer le résultat, faire modifier la hausse, régler le tir.

Chaque batterie a son objectif. Les unes, et c'est le cas le plus commun, dans ce moment surtout, doivent contre battre l'artillerie adverse qu'on cherche à découvrir par le système de reconnaissance, des avions, des éclaireurs, etc.. Les autres prennent comme objectif les troupes ennemis qui voudraient s'avancer et prendre position ; d'autres encore aident notre infanterie dans sa progression. La lutte est une lutte à outrance ; si quelques batteries sont trop fortement éprouvées (on admet qu'une batterie peut continuer normalement son feu avec la moitié de ses effectifs), elles s'arrêtent, changent au besoin de place, se reconstituent avec le personnel de deuxième ligne pour recommencer la lutte ; il faut à tout prix arriver au résultat cherché.

Durant ce temps de lutte, nos troupes d'infanterie avancent ; les colonnes serpentent sur la tête ou se rassemblent, les unités se massent. Les endroits d'abri sont très importants à trouver ; il faut se dissimuler de la vue des avions. Les bois, de préférence, les villages, les ravins boisés sont choisis ; on se tasse en vue de l'offensive future.



SOUS LE COUVERT DE L'AVANT-GARDE ET DURANT LE DUEL DE L'ARTILLERIE
LES TROUPES SE MASSENT

Mais la lutte d'artillerie a pris fin, au moins pour l'instant. La supériorité est acquise ; il va falloir consolider les résultats obtenus. C'est l'infanterie qui va entrer en ligne ; avec elle nous entrons dans la troisième phase de la bataille.

3^e Phase : L'ATTACQUE DE LA POSITION

Le général a donné son ordre d'attaque. Tous les chefs savent ce qu'il veut, et, par conséquent, chacun a sa ligne de conduite tracée.

L'infanterie s'avance, d'abord en ligne mince, pour ne pas être trop exposée aux feux de l'ennemi ; elle progresse, occupe les positions déjà tenues par les troupes de l'avant-garde, elle renforce la situation.

Dans cette marche en avant, qui est la plus délicate des opérations de la bataille, il s'agit, avant tout, d'éviter les pertes pour arriver avec le plus de force en face de la position ennemie ; ceci se comprend aisément. Ce n'est pas facile, car l'adversaire ne reste pas inactif. Ses batteries reprennent la lutte ; elles ouvrent de nouveau le feu...

Pour arriver au résultat voulu, chaque chef d'unité recherche dans la zone qui lui est affectée, dans la directive donnée, les cheminements les plus favorables ; on se porte d'un point à un autre rapidement, par petites fractions ; on se réunit derrière les couverts... Bref, on s'avance, on gagne du terrain, c'est l'essentiel.

Mais bientôt on ne peut plus progresser ainsi ; il faut agir autrement. L'infanterie déployée a ouvert son feu, et c'est à l'abri même de ce feu qu'elle va progresser. Des tacticiens habiles recommandent de ne point ouvrir le feu trop tôt ; cela énerve l'homme, d'abord, puis, le feu aux grandes distances ne produit que des résultats minimes ; enfin, la consommation des munitions, déjà si rapide, augmenterait dans des proportions telles que le fantassin n'aurait pas assez de munitions.

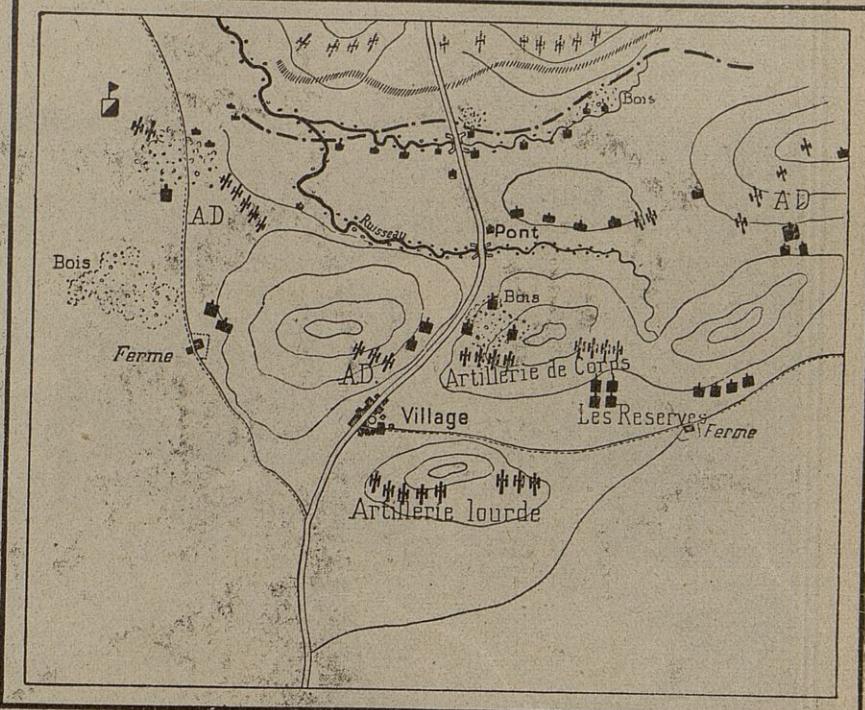
La ligne d'attaque s'est cependant rapprochée ; elle s'adapte au terrain, tantôt par des pointes, tantôt par des retraits ; mais on avance, c'est l'essentiel. Au fur et à mesure des pertes, les renforts successifs ont jeté sur la ligne les effectifs nécessaires ; c'est par bonds qu'on progresse.

Notre attaque est arrivée à portée très efficace de la position ennemie ; nous sommes à 700-800 mètres à peine. On serre l'ennemi de près, on le tient à la gorge pour ainsi dire ; on le fixe sur place, lui laissant l'impression nette de l'assaut prochain.

Mais l'ennemi n'est pas resté inactif ; lui aussi a renforcé ses lignes ; lui aussi amène ses renforts ; il oppose à l'attaque une ténacité constante ; mieux abrité que les troupes de l'attaque, il a peut-être subi moins de pertes ; bref, en

face de l'adversaire, il tient ferme!!! Et cette lutte meurtrière des deux lignes ennemis, quand finira-t-elle???

L'attaque ne peut se prolonger longtemps ainsi, il y aurait trop de



ATTAQUE GÉNÉRALE DE LA POSITION ENNEMIE

danger ; alors!!! Ou brusquer l'attaque et enlever la position, mais c'est dangereux, et combien de pertes ! Ou chercher une solution qui produise la déroute chez l'ennemi.

Nous sommes au moment décisif. L'événement va se produire.

4^e Phase : L'ÉVÉNEMENT

On désigne sous le mot de « l'événement », la poussée, la ruée, à un endroit de la ligne de bataille, d'une masse compacte de toutes troupes qui, jetées sur un point, crévent inévitablement la ligne, ouvrent la voie d'accès aux troupes assaillantes, séparent en deux tronçons les forces ennemis, ou les acculent à la nécessité de l'écrasement.

L'événement peut se produire au centre de la ligne de bataille (tactique napoléonienne, tactique française) ; il peut se produire sur une aile, sur les deux ailes de l'ennemi (tactique de Moltke, tactique allemande).

C'est le moment grave pour le général en chef!!! Où va-t-il frapper ce grand coup ?

Renseigné par ses subordonnés de la ligne de bataille, renseigné par les officiers de son état-major, *lui-même* se rendant compte de l'endroit, du moment..., il donne l'ordre d'attaque.

Les troupes d'assaut, massées, couvertes par les lignes d'attaque, s'avancent ; à cet instant, les pertes sont secondaires ; c'est le résultat tant cherché que l'on va posséder enfin.

Encadrées par des batteries qui accompagnent l'attaque, peu importe encore pour elles les pertes, ces troupes s'avancent, sans faire usage de leur feu ; c'est une perte de temps, elles s'avancent et leur marche soudaine, brusquement démasquée, fait apparaître à l'ennemi le danger.

Sur toute la ligne, *la ligne générale*, le feu a redoublé ; on fixe l'adversaire qui ne peut et ne doit pas se porter au secours du point menacé.

L'assaut des troupes de choc se dessine ; les fanfares jouent et électrisent les soldats ; les chefs en première ligne, et c'est l'insigne honneur pour l'officier, conduisent leurs soldats à la lutte corps à corps.

« Vive la France ! En avant ! A la baïonnette ! »

Le cri a retenti, et toute la masse s'élance au pas de course.

Comme un torrent qui crève la digue, la ligne ennemie est submergée ; l'ennemi est déjà en fuite, s'il n'a osé attendre de pied ferme la ruée de l'assaut.

C'est la victoire sur un point, mais c'est la victoire qui va se communiquer sur toute la ligne.

En vain l'ennemi essaye d'opposer des contre-attaques ; il doit céder le terrain sur le point de l'événement, toute la ligne va suivre le mouvement. C'est bien la victoire.

Et maintenant, la poursuite !

5^e Phase : LA POURSUITE

Généralement elle est faite sur place par les feux ; on cible de feux l'adversaire pour ne pas lui laisser de répit ; on reconstitue les éléments forcément dispersés et mêlés, et on assure ainsi la victoire.

La CAVALERIE va alors entrer en ligne. A elle les trainards, les dispersés, les isolés, les convois désembrayés, les batteries attardées.

Que cet exposé se réalise pour la plus grande gloire des armées françaises !

Signes conventionnels

Infanterie	■	Cavalerie	■
Artillerie	■	Rassemblement	■
Ligne de front de bataille Français			— — —
d°	d°	ennemi	— — —

LA LUTTE EN CHAMPAGNE

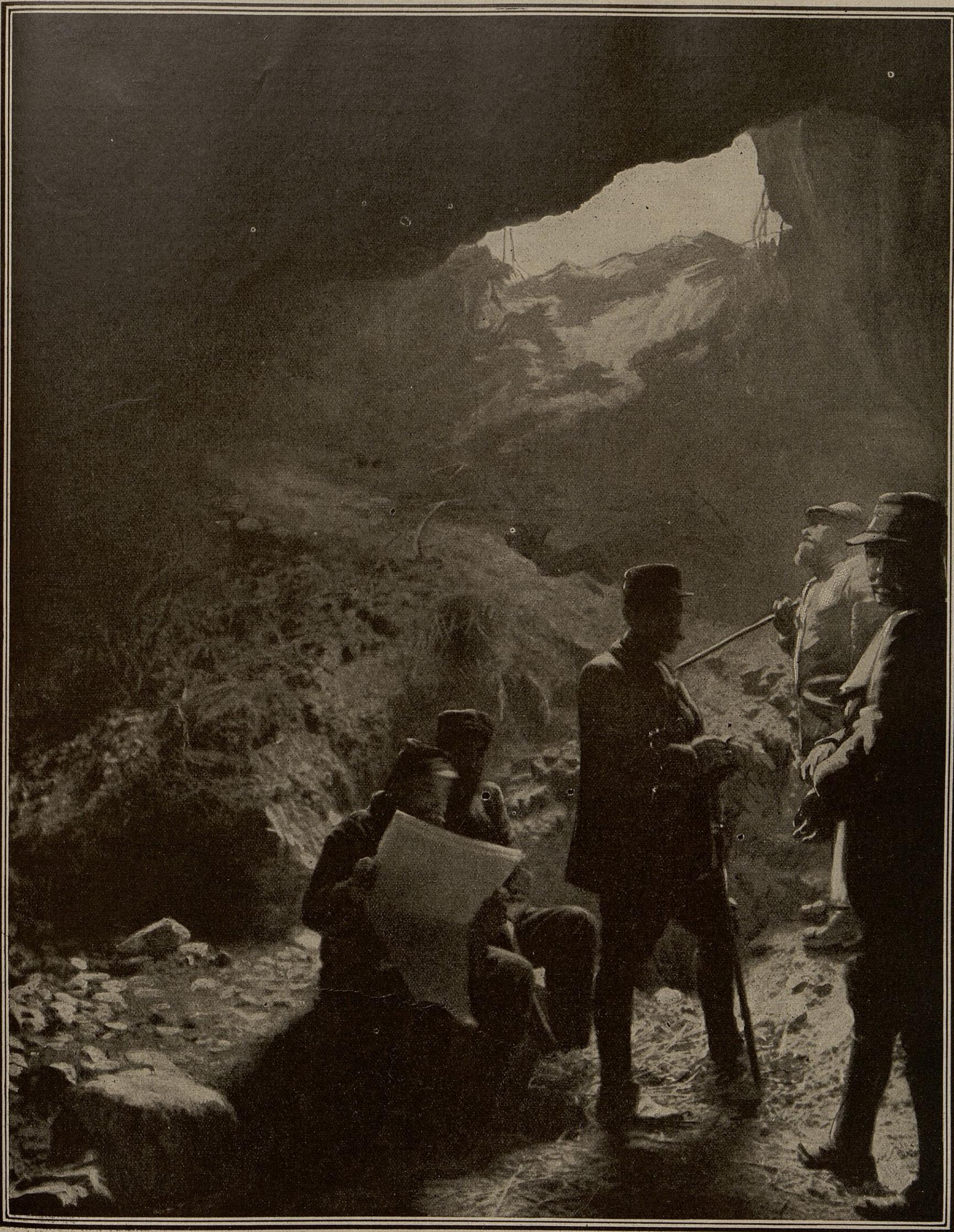


Notre offensive se poursuit. Voici des troupes qui vont vers les prochaines tranchées. Dans le médaillon, l'église d'un village bombardé dresse encore ses tours inégales.



A l'arrière, nos troupes ont construit des abris d'un confort relatif, mais qui les protègent contre le froid et la pluie. Sous les arbres, les cabanes s'alignent, formant une sorte de village nègre ; les maisons sont chauffées ; ce n'est point cependant le chauffage central ; la fumée qui s'échappe le démontre.

NOS MODERNES TROGLODYTES



Tout près de la ligne de feu, les officiers d'un état-major se sont installés dans une grotte assez spacieuse. Devant eux s'étage une crête que labourent à chaque instant les rafales d'obus.

ENGINS DE GUERRE

LA MITRAILLEUSE

HISTORIQUE - DESCRIPTION DU FONCTIONNEMENT
SON EMPLOI DANS LES GUERRES MODERNES

En principe, la mitrailleuse est « une arme à tir rapide, destinée à tirer des projectiles de petit calibre ».

En fait, par suite de l'adoption définitive du fonctionnement automatique, perfectionnement sans lequel on n'oseraient aujourd'hui concevoir cette arme, par suite aussi de la tendance à l'unification des munitions, nécessitées par les conditions de ravitaillement, la définition s'est ainsi resserrée ; c'est un *fusil automatique tirant sur affût la cartouche d'infanterie*.

Tous les essais tentés avant l'invention des cartouches à étui métallique, c'est-à-dire avant 1860, n'aboutirent qu'à des échecs ; mais les réalisations, depuis cette époque, se succédèrent assez rapidement.

Bien que la conception qui présida à l'établissement des premiers types soit très différente de celle des appareils existant actuellement, nous rappellerons pour mémoire que la mitrailleuse *Gatling*, employée par les Américains pendant la guerre de Sécession, parut la première, en 1861, sur un champ de bataille. Elle comportait plusieurs tubes accolés qui venaient successivement se présenter devant une culasse fixe. Cette arme serait assez fidèlement représentée par un revolver du type habituel dans lequel on aurait allongé suffisamment le *barillet* recevant les cartouches pour supprimer le canon.

Vers 1866, un second type de mitrailleuse, établi par le capitaine d'artillerie *de Reffye*, naquit en France.

Un certain nombre de tubes ou canons accolés restaient fixes, et, cette fois, c'est la culasse qui tournait et venait présenter les cartouches successivement en face de chacun des canons. L'ensemble constituait une arme assez volumineuse et lourde, dont l'apparence rappelait celle d'une pièce de campagne ; aussi lui avait-on donné le nom de *canon à balles*. La fréquence du tir atteignait déjà 140 coups par minute.

Mais la mitrailleuse ne devint une arme pratique, répondant à un objet différent de celui de l'artillerie, que lorsqu'elle se fut allégée pour devenir

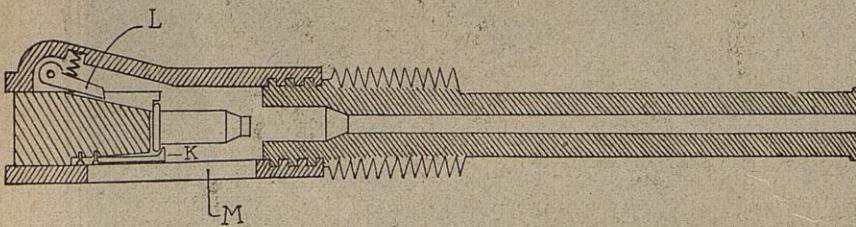


FIG. 2. — Coupe schématique horizontale : Extraction de la douille ; la culasse mobile a effectué une partie de sa course vers l'arrière.

portative, condition réalisée seulement lorsqu'on eut assuré à l'arme des fonctions absolument automatiques.

Auparavant, la mitrailleuse était une arme d'artillerie, à tir rapide, il est vrai, mais possédant, par suite de la faiblesse de son calibre et par conséquent de sa portée, une grande infériorité vis-à-vis de ses congénères (1).

Les mitrailleuses actuelles se divisent en deux classes, suivant que l'on utilise pour recharger la pièce l'effet du recul : mitrailleuse « Maxim » (Angleterre, Italie, Allemagne, Etats-Unis), « Schwarze » (Autriche), ou la pression des gaz produits dans la combustion de la charge : mitrailleuse « Saint-Etienne » (France) ; « Hotchkiss » (France, Angleterre).

Toutes ces armes ne possèdent qu'un seul canon.

DESCRIPTION ET FONCTIONNEMENT
D'UNE MITRAILLEUSE MODERNE

L'armée française possède deux types de mitrailleuse, l'un construit à la Manufacture nationale d'armes de Saint-Etienne, l'autre par la société Hotchkiss, qui fournit également plusieurs pays étrangers.

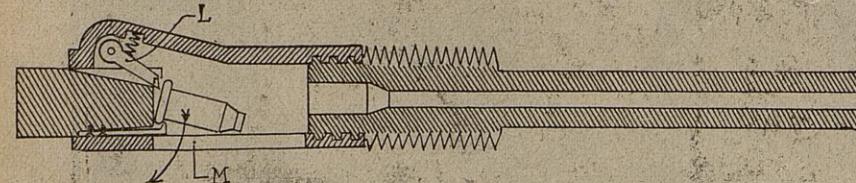


FIG. 3. — Coupe schématique horizontale : Ejection de la douille ; la culasse mobile est à peu près à fond de course vers l'arrière.

Comme les détails de la mitrailleuse de Saint-Etienne doivent rester confidentiels et que, par contre, ceux de la maison Hotchkiss sont universellement

(1) Lire dans le n° du 11 février : « De l'influence du calibre sur la portée des armes à feu. »

connus, nous nous référerons plus particulièrement, dans la description qui suivra, aux conditions d'établissement de ce dernier type.

Dans une mitrailleuse, les fonctions à assurer, après le départ de chaque coup, sont les suivantes :

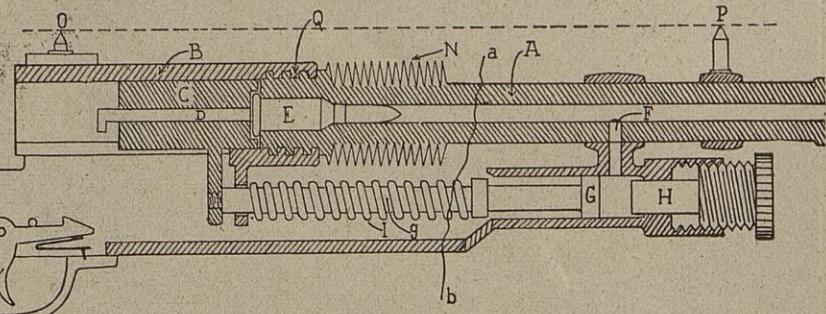
- 1° Faire reculer la culasse portant le percuteur et en même temps :
- 2° Extraire la douille de la cartouche qui vient d'être retirée ;
- 3° L'éjecter ;
- 4° Faire avancer la culasse et, en même temps :
- 5° Introduire une nouvelle cartouche dans le canon ;
- 6° Assurer le départ du coup suivant.

L'énergie nécessaire pour produire ce travail est empruntée aux gaz de la poudre.

Après avoir effectué un certain trajet dans l'âme du canon, la balle vient découvrir un orifice par lequel la pression des gaz, ainsi dérivés, agit sur un piston relié à la culasse mobile.

Cet orifice est distant de l'extrémité du canon d'une longueur calculée d'après le temps nécessaire à un fonctionnement correct. Si on le plaçait trop près de l'extrémité, les gaz n'auraient pas le temps d'agir, le mouvement de la culasse ne se ferait pas complètement.

On pourrait craindre que cette issue offerte aux gaz ne provoque une chute de pression et par conséquent une grosse perte de vitesse initiale ; il n'en est



COUPE SCHÉMATIQUE VERTICALE D'UNE MITRAILLEUSE EN POSITION DE DÉPART DU COUP
(Pour une raison d'encombrement, l'arme est supposée coupée et raccourcie en a b)

LEGENDER D'ENSEMBLE. — A. Canon. — B. Culasse fixe dans laquelle est visé le canon. — C. Culasse mobile. — D. Percuteur. — E. Cartouche. — F. Orifice de déviation des gaz. — G. Piston sur lequel agissent les gaz. — g. Tige du piston. — H. Vis de réglage de la vitesse du tir. — I. Ressort de rappel du piston. — J. Détente maintenue par un ressort et sur laquelle peut agir le pointeur. — K. Crochet élastique retenant le bourrelet de la douille à extraire. — L. Butoir sur lequel la douille vient frapper, ce qui provoque son éjection vers la droite de l'arme. — M. Cuverture pratiquée latéralement dans la culasse fixe et par où s'échappe la douille. — N. Ailettes de refroidissement. — OP. Ligne de mire. — Q. Filetage servant à fixer le canon dans la culasse fixe.

rien, et de multiples expériences ont prouvé que la vitesse initiale était à peine amoindrie de un pour cent, à la condition évidente que le piston soit bien ajusté dans son logement.

En reculant, le piston comprime un ressort de rappel destiné à le repousser en avant avec tous les organes qui lui sont reliés dès que la pression cesse de s'exercer à sa surface, c'est-à-dire après le départ de la balle.

Etudions la façon dont s'opèrent successivement ou simultanément les différentes fonctions que nous avons énumérées :

La culasse se porte en arrière avec un certain retard dû à l'inertie des pièces à mettre en mouvement, aux divers frottements qui s'opposent à leur déplacement instantané et à la tension du ressort. La balle est donc déjà sortie du canon quand la cartouche a reculé suffisamment pour supprimer l'obturation nécessaire au lancement du projectile.

Dans son mouvement de recul, la culasse entraîne la douille vide retenue contre elle par un petit crochet formant ressort, dont le bec se place devant le *bourrelet* qui termine la cartouche.

L'éjection commence ; puis, lorsque la culasse a reculé suffisamment, le côté opposé du *bourrelet* vient frapper sur une butée à ressort qui la fait basculer par côté.

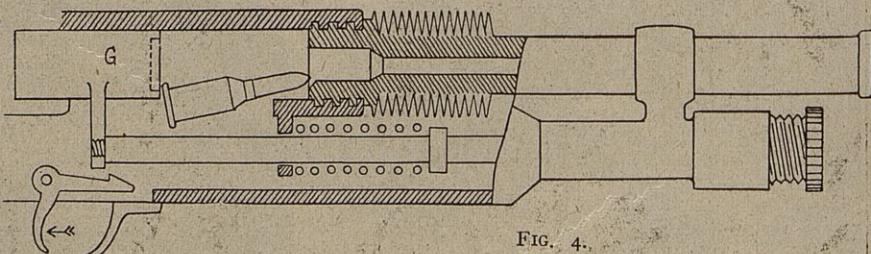


FIG. 4.
Coupe schématique verticale : Introduction d'une nouvelle cartouche. La culasse mobile est rappelée en avant par le ressort.
(On a supposé la détente tirée vers l'arrière par le pointeur : position du tir continu.)

Au même moment, un mécanisme assez simple, et que nous n'avons pas représenté sur les schémas, fait avancer, de la quantité voulue, une bande portant les cartouches, et la cartouche voisine se présente en face du canon.

Les cartouches sont, en effet, retenues par des agrafes sur des bandes tantôt rigides, tantôt souples, que l'on nomme *chargeurs*.

Dans le matériel de Saint-Etienne, les chargeurs sont rigides et contiennent chacun vingt-cinq cartouches, ce qui n'empêche pas que le tir puisse être continu, car un des servants de la pièce présente à temps voulu un nouveau chargeur quand le premier arrive à épuisement.

Dans notre matériel, les chargeurs entrent dans l'arme par la gauche et l'éjection se produit du côté droit.

Les Allemands emploient au contraire des bandes de toile, munies d'agrafes métalliques, pouvant recevoir 250 cartouches, ce qui simplifie la besogne du servant chargé des réapprovisionnements. Ces bandes ont, toutefois, l'inconvénient de s'user assez vite, et nous leur préférerons les chaînettes continues du matériel Hotchkiss, formées d'éléments métalliques agrafés ; leur emploi présente les mêmes avantages, mais élimine l'inconvénient signalé.

En se portant en avant, sous l'influence du ressort de rappel, la culasse pousse à sa place la cartouche qui est venue se présenter devant elle, le percuteur

agit aussitôt la fermeture de celle-ci assurée, un second coup est tiré, et les phénomènes se reproduisent indéfiniment dans le même ordre.

On a observé que l'on empruntait aux gaz de la poudre, pour l'exécution de ces diverses manœuvres, une énergie correspondant à 100 chevaux. Ce chiffre est énorme ; mais si l'on tient compte de la rapidité avec laquelle il faut imprimer un mouvement alternatif à des pièces relativement lourdes, on ne s'en étonne plus.

Il correspond à la fréquence de 600 coups par minute à laquelle on arrive aisément, bien que l'on s'en tienne plus fréquemment à celle de 300 coups par minute.

TIR COUP PAR COUP

Nous avons supposé jusqu'ici qu'un premier coup avait été tiré sans expliquer comment l'amorçage du mouvement pouvait être effectué. En réalité, le premier coup est tiré comme avec un fusil ordinaire, au moyen d'une détente sur laquelle agit le *pointeur*. Notre croquis représente, en effet, une détente solidaire d'un petit crochet susceptible d'arrêter à sa position arrière la tige du piston et, à la fois, la culasse mobile.

Pour armer la pièce, on opère une traction d'avant en arrière sur la culasse, munie à cet effet d'un *levier* d'armement placé latéralement. A la fin de ce mouvement, le piston se trouve automatiquement arrêté jusqu'à ce que l'on presse sur la détente, ce qui empêche momentanément le ressort de le pousser vers l'avant.

On se rend compte ainsi qu'il suffira, pour obtenir le tir continu, d'appuyer constamment sur cette détente, et, inversement, pour arrêter le tir, de la relâcher, ce qui donne, en particulier, la faculté de tirer avec une mitrailleuse coup par coup, tout comme avec l'arme habituelle de l'infanterie.

REPLACEMENT DU CANON

Dans la partie du canon voisine de la cartouche, dans celle où les gaz sont le plus chauds, cet échauffement entraînerait, aux vitesses de tir pratiquées, une diminution de résistance de l'acier dont il est formé et provoquerait sa détérioration rapide. Il y avait lieu de se préoccuper de cette éventualité ; aussi a-t-on muni le canon, dans cette partie, d'un certain nombre d'*ailettes* de refroidissement qui augmentent la surface de contact avec l'air et favorisent l'évaporation de la chaleur.

Malgré cela, on admet qu'une pièce ne peut tirer plus de 1.000 coups consécutivement en tir rapide. Dans la pratique, si l'on ne peut faire alterner le tir entre plusieurs mitrailleuses, on procède périodiquement au remplacement du canon chaud par un canon de rechange que l'on tient toujours en réserve.

Pour que cette solution soit acceptable, il est nécessaire que l'opérateur puisse l'effectuer très rapidement. Comme l'assemblage du canon et de la culasse a lieu par vissage, ce qui constitue un assemblage très résistant, mais insuffisamment rapide, on a évidé, à trois endroits, la vis du canon, ainsi que l'écrou formé dans la culasse ; on peut alors les enfouir directement l'un dans l'autre et il ne reste qu'un sixième de tour à effectuer pour que le blocage soit complet ; un changement de canon s'effectue ainsi en moins d'une minute.

Dans la mitrailleuse « Maxim » dont est dotée l'armée allemande, le refroidissement s'opère au moyen d'un réservoir d'eau enveloppant le canon ; mais, au bout de très peu de temps, l'eau se met à bouillir et l'échappement de vapeur est assez abondant pour révéler à l'ennemi l'emplacement des sections, ce qui est un assez grave inconvénient.

ZONES BATTUES PAR LA GERBE DE BALLES D'UNE MITRAILLEUSE

Même dans le tir *bloqué*, c'est-à-dire lorsque la pièce est immobilisée sur son affût, les balles ne tombent pas toutes exactement au même point et subissent des écarts en portée et en direction.

On peut admettre que la profondeur battue est de 150 mètres à la distance de 1.000 mètres et de 100 mètres à la distance de 1.500 mètres, et que la largeur de la zone dangereuse est de 20 mètres à 1.000 mètres.

FAUCHAGE

Cette largeur peut être augmentée dans de grandes proportions, grâce au *fauchage*. Le fauchage s'effectue en obliquant l'arme progressivement, de façon à battre tout le front de l'objectif ; le pointeur s'arrête tout particulièrement dans la direction où se trouvent les formations les plus denses.

DÉPENSES EN MUNITIONS

On conçoit que les tirs de mitrailleuses doivent produire un effet matériel et un effet moral considérables sur les troupes, et d'autant plus qu'il est très facile de les dissimuler, ce qui laisse l'adversaire sans défense contre elles.

La faculté que possèdent les mitrailleuses d'effectuer des tirs aussi rapides n'entraîne-t-elle pas, comme conséquence, une consommation de cartouches telle que le réapprovisionnement en soit extrêmement difficile ?

Ceci arriverait si les mitrailleuses effectuaient des tirs prolongés ; mais elles interviennent pour produire des résultats immédiats ; leur durée d'action est très faible par conséquent, ce qui limite leur consommation.

Le record de consommation fut atteint au cours de la guerre russo-japonaise, la première de celle où les mitrailleuses furent expérimentées sur une vaste échelle : trois sections de deux mitrailleuses, commandées par le capitaine Matsuda, consommèrent, en une seule journée, 40.600 cartouches, soit 6.700 par pièce.

La consommation de 3.000 cartouches par pièce et par jour peut être considérée comme un maximum pratique, ainsi qu'il l'a été établi au cours de cette même guerre.

GROUPEMENTS DE MITRAILLEUSES

Dans l'armée française, les mitrailleuses étaient, à l'époque de la déclaration de guerre, groupées par sections de deux pièces approvisionnées de 32.700 cartouches.

Les mitrailleuses, les affûts, les accessoires et approvisionnements sont arrimés sur des bâts portés par les bêtes de somme.

Nous disposions, réglementairement, au moment de la déclaration de guerre, d'environ 6.000 mitrailleuses ; leur nombre a été fortement augmenté depuis, dans des proportions qu'il nous est interdit de faire connaître.

QUALITÉS MILITAIRES DES SECTION DE MITRAILLEUSES

Les qualités essentielles que fournissent ces petits groupements par section sont : d'abord une *puissance destructive* considérable, puisque la mitrailleuse tire avec une grande rapidité et une grande précision. La mitrailleuse couvre de projectiles, très rapidement, la zone qu'elle a pour mission de battre.

Les Russes qui, au cours de la guerre russo-japonaise, étaient moins bien armés en mitrailleuses que les Japonais, avaient donné à ces engins le nom d' « *arrosoirs du diable* ».

Leur tir produit sur l'adversaire un gros effet moral, à tel point qu'un officier japonais, de bravoure notable cependant, osait dire après la guerre :

« Aujourd'hui encore, à la manœuvre, mon cœur bat dès que j'entends le crépitement de la mitrailleuse. »

La seconde qualité de la section est sa *mobilité*, résultant du genre de transport adopté pour le matériel, puisqu'il ne comporte pas de voiture attelée.

Elle est, aussi, *peu vulnérable*, surtout parce qu'elle peut se rendre facilement invisible, et nous empruntons encore à la même guerre l'exemple suivant :

« Le bataillon du colonel Rantsow demeura, à Heigooutaï, quatre jours sous le feu de six mitrailleuses japonaises qui le déclinaient, sans qu'on ait pu les découvrir. »

NÉCESSITÉ D'OPÉRER EN LIAISON AVEC LES AUTRES ARMES

Le point faible de la section de mitrailleuses est de n'être pas une *unité de choc*, ce qui explique qu'elle ne puisse agir isolément. Aussi tous les règlements de manœuvre ne prévoient-ils son action que combinée à celle de l'infanterie ou de la cavalerie, avec lesquelles elle doit toujours rester en liaison.

Il est d'ailleurs recommandé, dans tous les règlements, que les mitrailleuses ne révèlent leur présence que *le plus tard possible*, au moment décisif du combat, de façon à ce que l'artillerie ennemie ne puisse les détruire prématurément et qu'elles puissent agir à bonne portée.

Ceci n'empêche pas les mitrailleuses d'intervenir, aussi bien dans l'offensive, pour aider l'infanterie à prendre la supériorité du feu, la protéger en marche et soutenir le moral des troupes, que dans la défensive, en particulier pour la défense des points stratégiques déterminés, villages, bois, etc.

Nous n'insisterons pas sur le rôle merveilleux qu'ont joué les mitrailleuses dans la guerre des airs. Nous possédons, à l'heure actuelle, des escadrilles d'aéroplanes munies de mitrailleuses placées à l'avant des appareils. Terreur des aviateurs ennemis qui ont pris l'habitude de s'enfuir à leur approche.

LES MITRAILLEUSES DANS LES GUERRES PASSÉES

Ce fut, comme nous l'avons dit, au cours de la guerre de Sécession que la mitrailleuse apparut sur le champ de bataille ; mais elle n'avait pas donné des résultats suffisants pour que sa généralisation se soit imposée.

En 1870, les Allemands tirèrent profit d'un engin plus perfectionné ; nous ne possédions, à cette époque, en tout et pour tout, que 192 pièces que l'on eût d'ailleurs le tort de rattacher à l'artillerie et qui furent mises en service très tard, avec un personnel formé trop précipitamment.

Les Russes employèrent les mitrailleuses devant Plewna, en 1877, et les Anglais, chez lesquels elles sont restées très en honneur, les ont utilisées dans le Soudan égyptien en 1898, et contre les Boers en 1899.

C'est néanmoins à la guerre russo-japonaise qu'il faut se référer pour se rendre compte du rôle qu'elles peuvent jouer, de la tactique qui convient à leur emploi ; nous en avons donné quelques exemples (1).

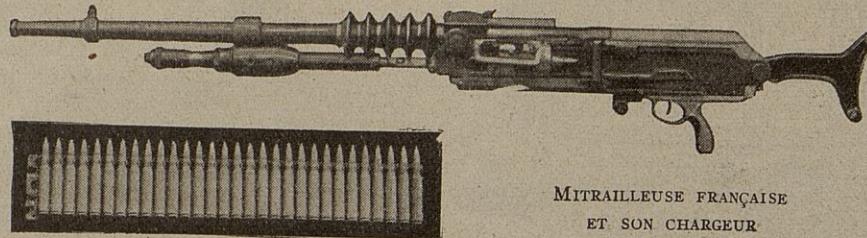
Les Japonais en étaient plus abondamment pourvus que leurs adversaires ; ils avaient 200 pièces à opposer à 88 seulement. Aussi les Russes en firent-ils, à ce moment et depuis, d'importantes commandes, ce dont ils retirent aujourd'hui le bénéfice.

Nous savons que les Allemands doivent certains succès du commencement de la campagne de 1914 à l'organisation puissante de leurs sections de mitrailleuses ; mais nous avons eu le temps de mettre largement à profit les enseignements que nous avons puisés aux grandes batailles qui se livrèrent en Belgique.

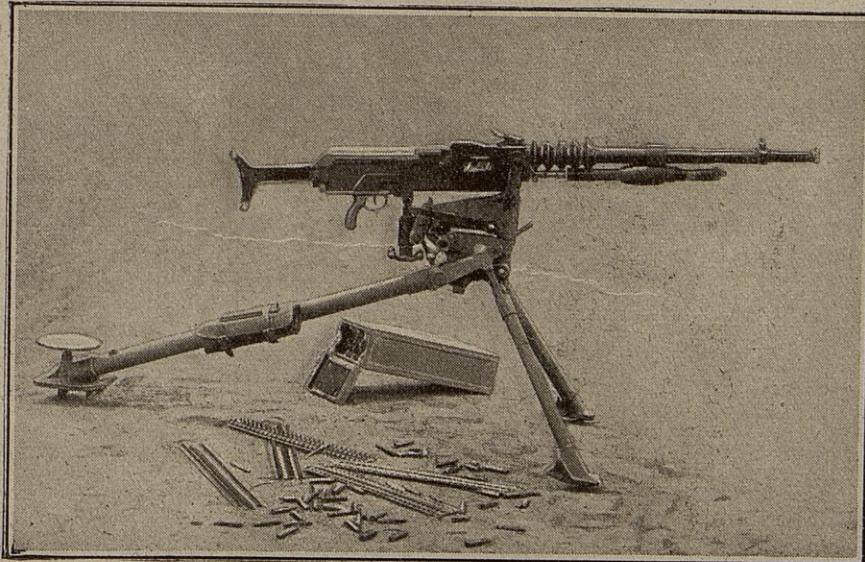
Actuellement, pour la grande offensive, nous serons certainement, à cet égard, aussi bien outillés et aussi bien organisés qu'eux, sinon mieux.

POL D'ESTIVAL.

(1) Les citations sont empruntées à l'ouvrage du lieutenant Dupeyré : *Nos mitrailleuses*.

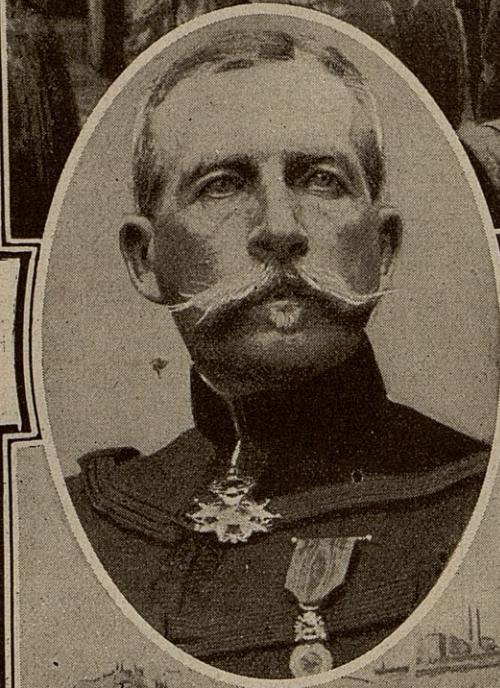


MITRAILLEUSE FRANÇAISE
ET SON CHARGEUR

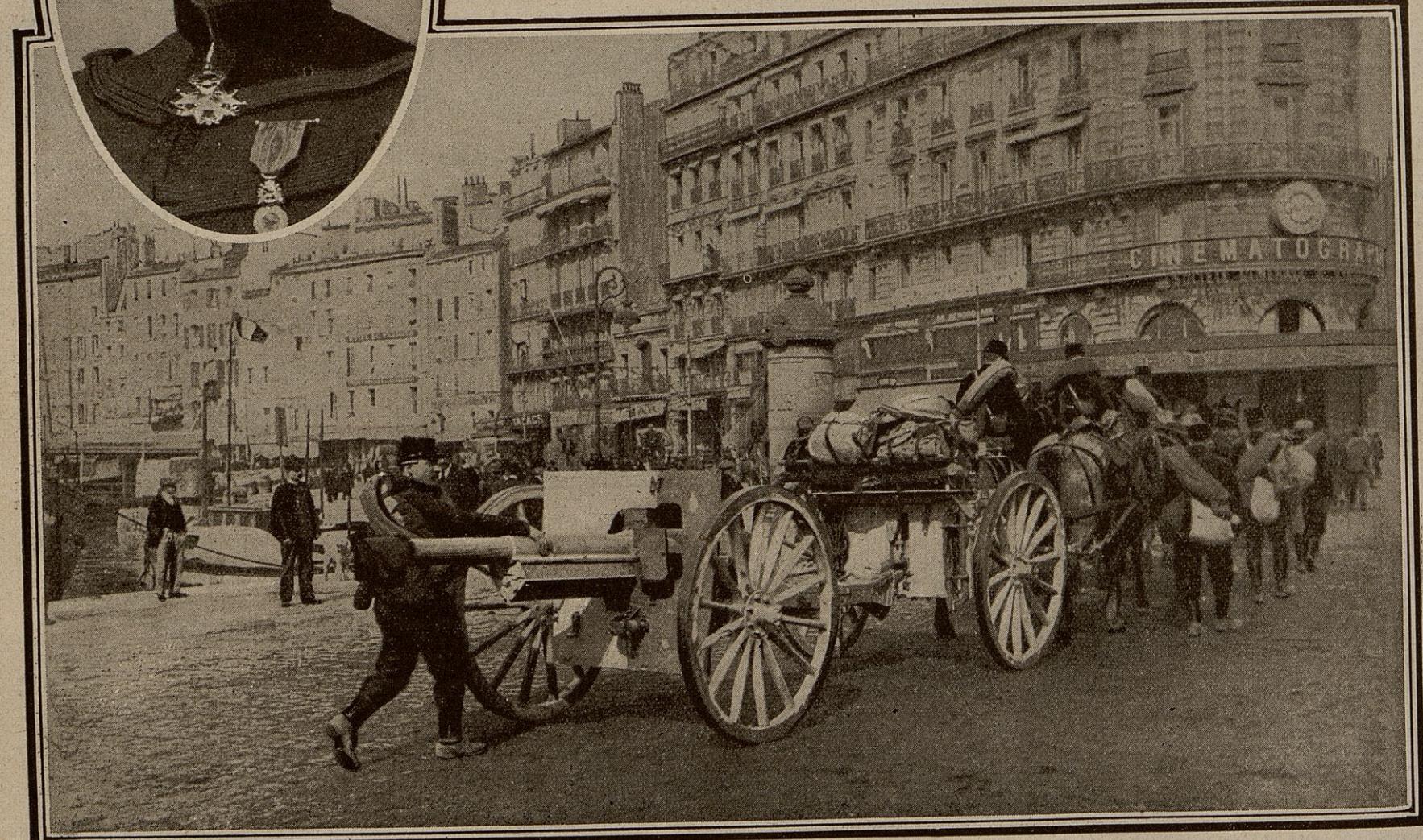


MITRAILLEUSE MONTÉE SUR SON AFFUT

CORPS EXPÉDITIONNAIRE D'ORIENT

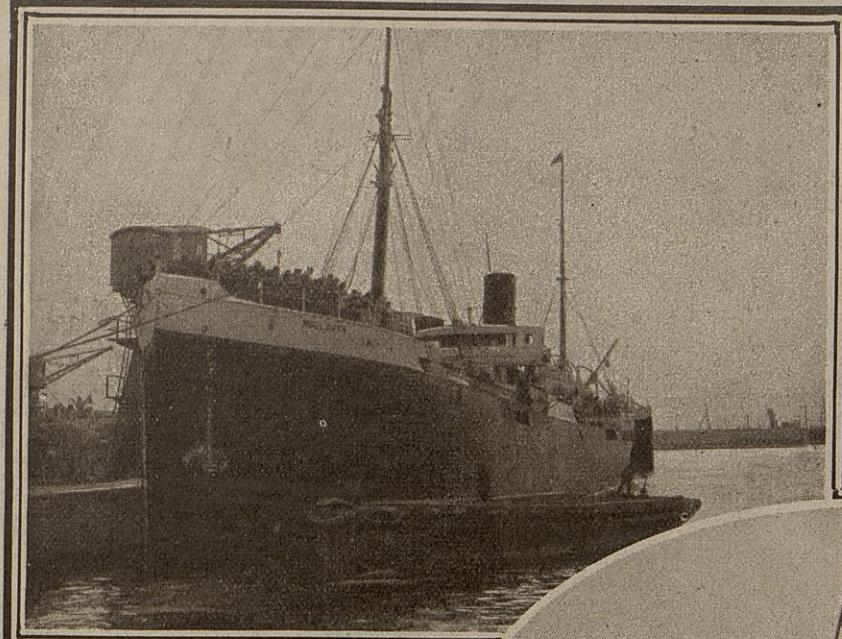


Le corps expéditionnaire, qui va compléter l'œuvre commencée dans les Dardanelles par les escadres alliées, vient de partir pour le Levant. Une partie des troupes s'est embarquée à Marseille. Voici nos soldats, attendant sur le quai de la Joliette, le moment de monter à bord.—Dans le médaillon, le général d'Amade, commandant en chef du corps expéditionnaire.

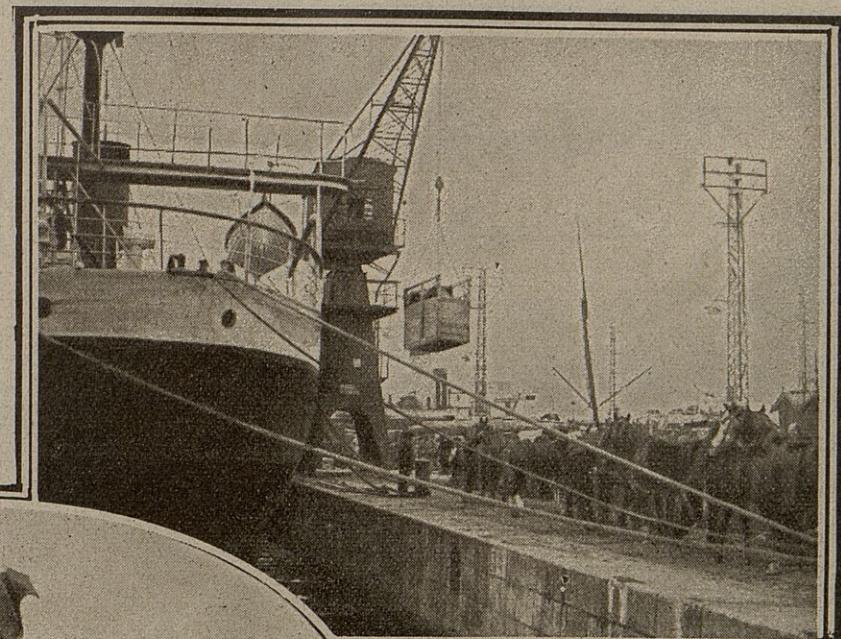


Nos 75 sont de la fête ; les Turcs vont retrouver là de vieilles connaissances dont ils ont entendu la voix et éprouvé les terribles effets pendant la guerre des Balkans. Voici une batterie qui passe sur le quai de la Joliette.

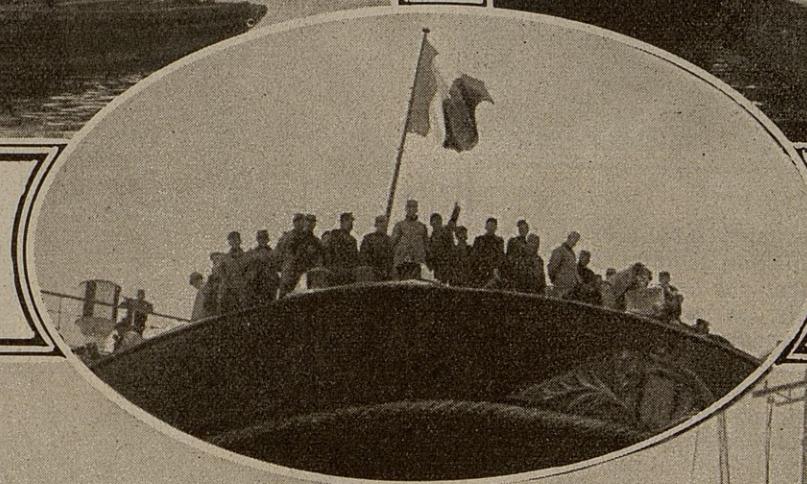
CORPS EXPÉDITIONNAIRE D'ORIENT



L'embarquement est terminé ; les troupes ont pris leur place sur le bateau ; bientôt la « Moulouya » lèvera l'ancre et partira pour l'Orient.



Ce n'est pas chose facile que d'embarquer les chevaux nécessaires à l'artillerie et aux équipages du train ; on les hisse à bord dans des vans.



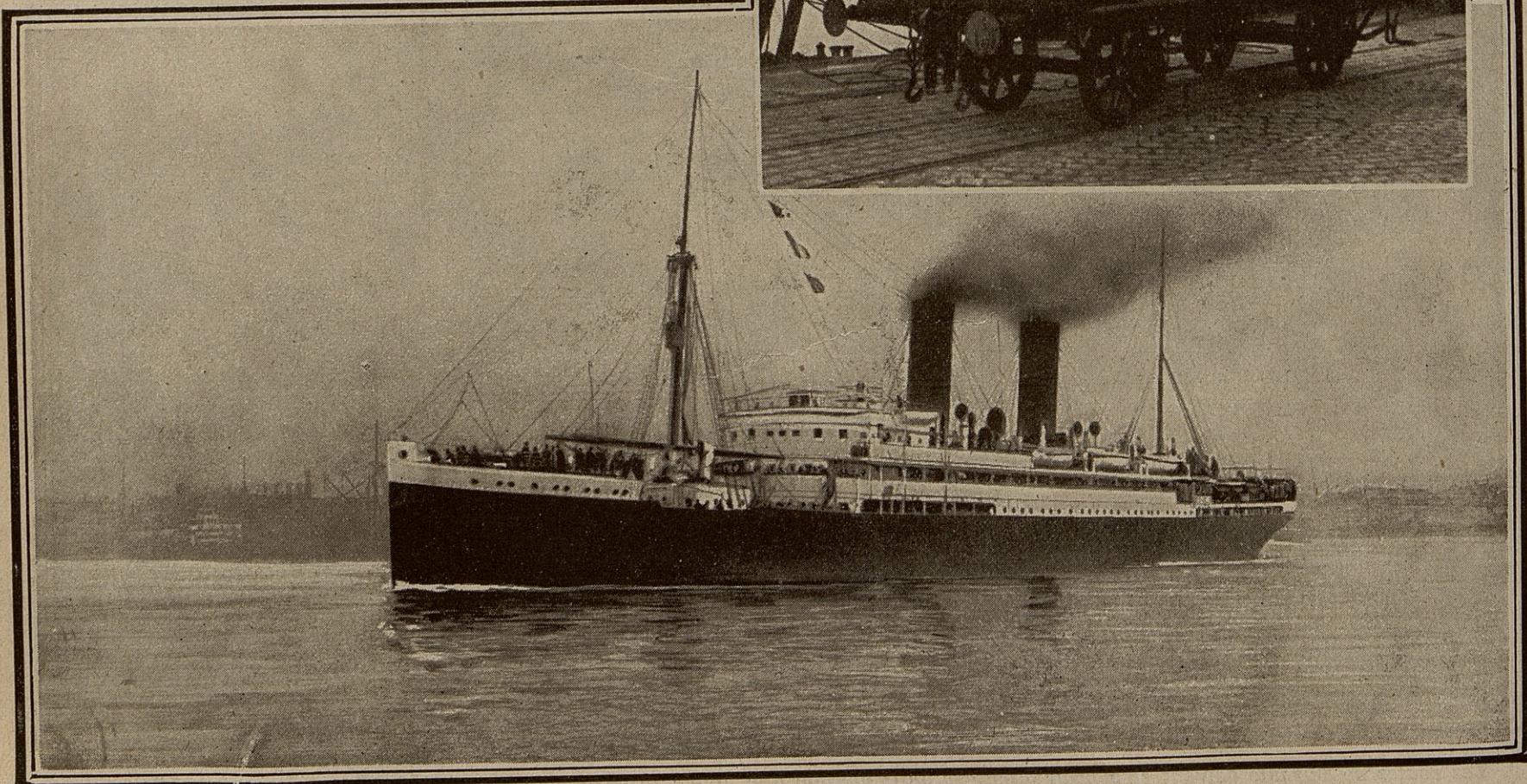
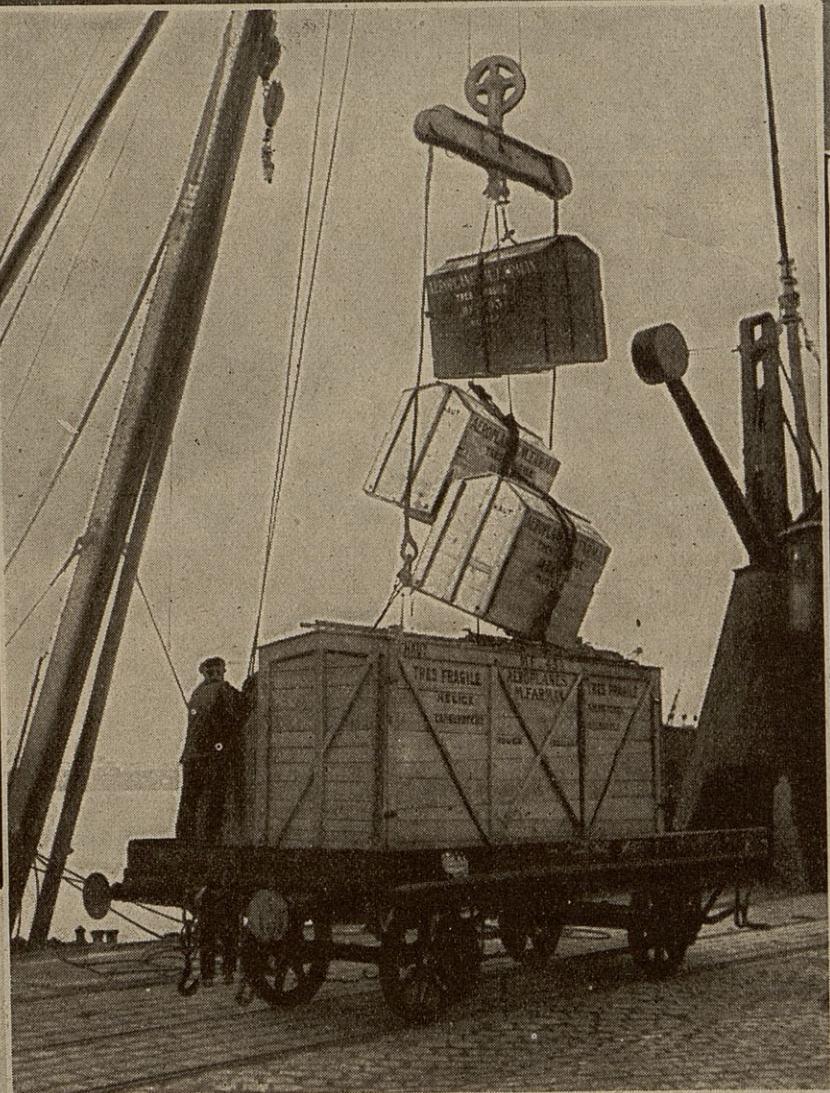
Les routes de Turquie doivent être mauvaises, car on embarque une ample provision de pneumatiques pour les automobiles qui serviront à l'armée. — Dans le médaillon, on voit nos soldats massés à l'arrière de la « Provence » ; on est parti, la terre de France s'efface au loin ; ses enfants la saluent encore tandis que sur leur tête flottent les trois couleurs.

CORPS EXPÉDITIONNAIRE D'ORIENT



L'aviation a démontré et prouve tous les jours qu'elle est une arme indispensable dans la guerre moderne ; non seulement, avec une audace inouïe, nos aviateurs vont lancer des bombes sur les gares, les ouvrages de défense, les convois, les rassemblements ennemis, mais à chaque instant le commandement a recours à eux pour opérer des reconnaissances ou pour repérer l'artillerie ennemie. Le corps expéditionnaire qui va combattre les Turcs ne pouvait se passer de leurs services si précieux ; aussi une escadrille a-t-elle été embarquée à Marseille avec les troupes. On voit ici quelques-uns de nos intrépides aviateurs et même une ciatrice répondant aux adieux du départ ; ils sont heureux d'aller voler dans le ciel bleu d'Orient, où leurs camarades des escadres anglaises et françaises font de si utile besogne sur leurs hydravions ; ils n'auront guère à craindre les aviateurs turcs qui sont très peu nombreux.

Le grand oiseau de guerre est enfermé dans sa cage ; avec de grandes précautions, il va être monté à bord ; on a écrit « très fragile » sur toutes les caisses ; c'est, en effet, une chose bien fragile que ce redoutable instrument de guerre, et il faut avoir autour du cœur « le triple airain » pour se confier à cet assemblage de toiles et de fils de fer, s'envoler par dessus les nuages, vers le soleil, pour la victoire.



Le grand paquebot quitte le port de Marseille, emportant les soldats de France vers les pays d'Orient.

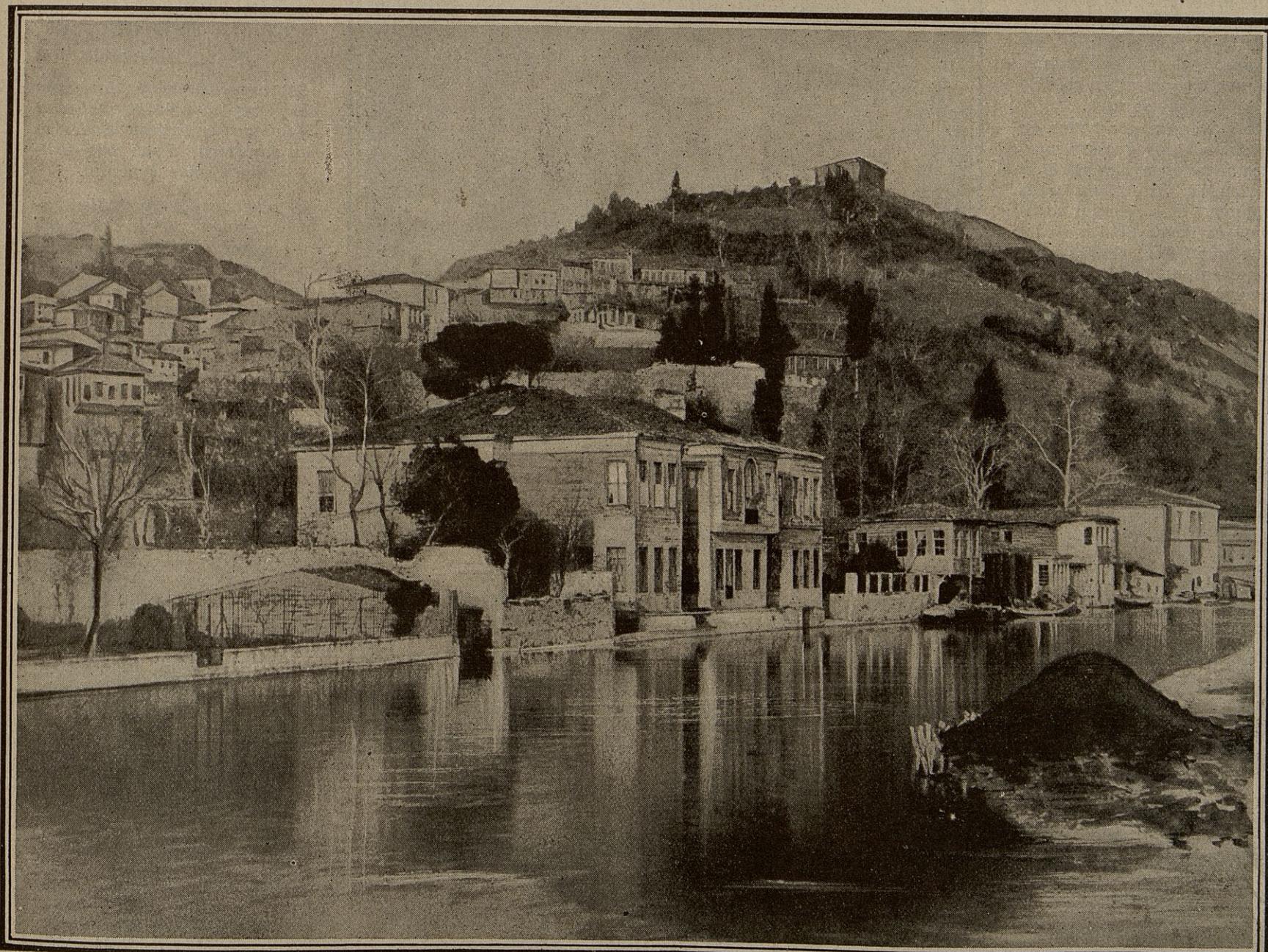
SUR LA ROUTE DE CONSTANTINOPLE



A l'entrée de la mer de Marmara, sur la côte asiatique du détroit des Dardanelles, est située la ville de Tchardak ; elle se trouve presque en face de Gallipoli ; la principale curiosité de la ville est une mosquée pittoresque. Voici une vue de la baie.

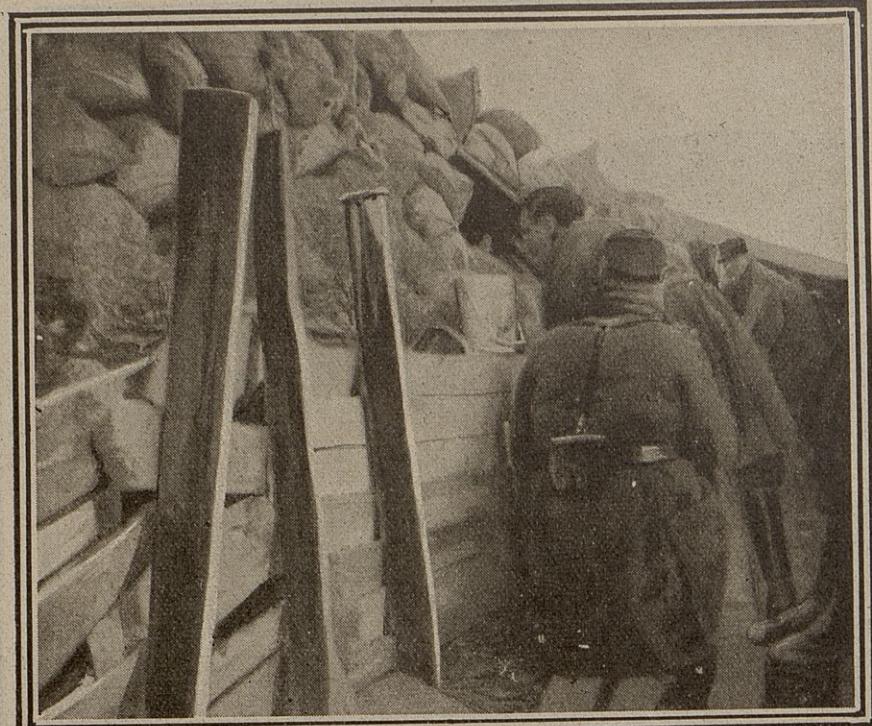


Nous donnons ici une photographie de la passe de Nagara, là où le détroit des Dardanelles se resserre et change de direction. C'est la position la plus importante pour la défense du passage ; la largeur du détroit n'est plus que de deux kilomètres.



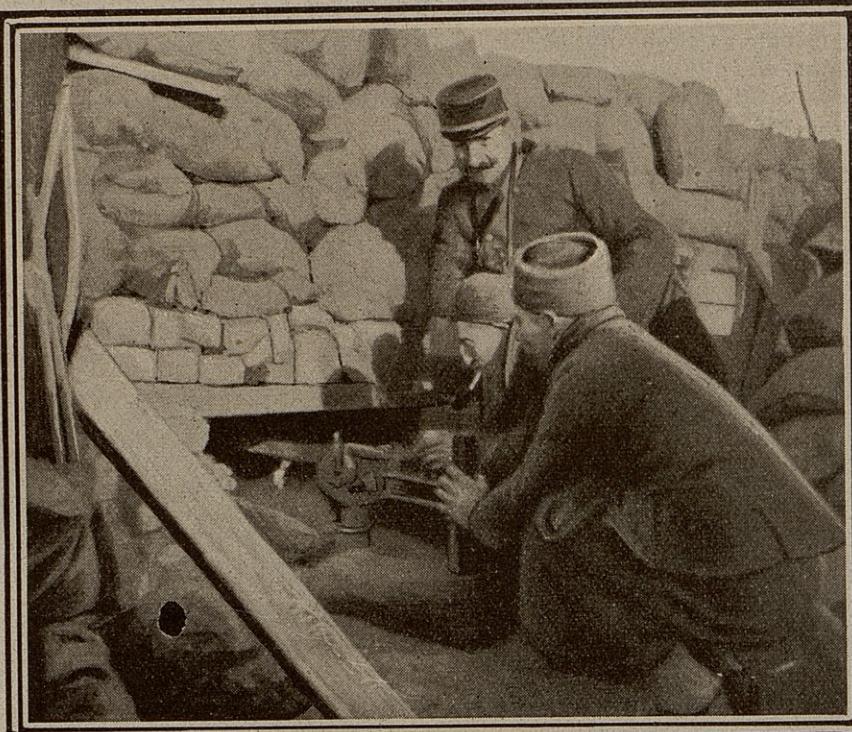
Une des îles des Princes, situées à l'entrée du Bosphore, dans la mer de Marmara ; ces îles sont au nombre de neuf, dont quatre principales : Proti, Antizoni, Halki, Prinkipo. Le séjour dans ces îles est délicieux ; c'était le lieu de plaisir des princes du Bas-Empire ; les Turcs, sous la direction d'officiers allemands, les transformèrent en forteresse.

DANS LES TRANCHÉES



Les régiments territoriaux sont sur le front depuis longtemps, dans les tranchées de première ligne ; ils y font très bonne figure et les citations à l'ordre de l'armée sont là pour prouver qu'ils n'ont rien perdu de leur vaillance ; ils forment maintenant des troupes d'une solidité à toute épreuve.

Ni le sifflement des balles, ni l'éclatement des grosses marmites ne les épouvantent ; dans la tranchée, ils fument tranquillement leur pipe ou se livrent aux douceurs d'une partie de manille et, lorsque vient le moment de la charge, nos braves territoriaux ont autant de mordant que les troupes plus jeunes. L'entraînement et la volonté de vaincre ont fait d'eux des soldats de tout premier ordre.



Par un créneau ménagé à travers les sacs de terre qui protègent la tranchée, le lieutenant de la compagnie, excellent tireur, fait le coup de feu contre les Boches ; malheur à celui qui montre sa tête au-dessus de la ligne de défense.

Cet exercice de tir intéresse beaucoup nos soldats, et chacun s'applique à rivaliser d'adresse en descendant à son tour quelque casque à pointe.

La photographie du milieu représente deux officiers de zouaves mettant en position un canon revolver ; le tir est moins rapide que celui des mitrailleuses, mais les résultats obtenus ont donné toute satisfaction. On s'en sert dans les tranchées, jusqu'au moment où on les replacera sur les autos.



Dans ces tranchées de première ligne, solidement construites avec des sacs de terre et des madriers, les zouaves ont allumé des braseros autour desquels ils se chauffent.

Tout près d'eux se trouvent des territoriaux ; la canonnade et la fusillade ont cessé ; ils profitent de cette accalmie pour se reposer ; les fusils sont là, à portée de la main, en cas d'alerte.

L'espionnage allemand⁽¹⁾

RÉVÉLATIONS D'UN ANCIEN AGENT
DU SERVICE SECRET

III

Education professionnelle

(Suite)

Les branches militaires et navales du service sont contrôlées par le grand état-major général allemand, tandis que la branche diplomatique se trouve sous le contrôle direct du ministère des affaires étrangères. Quoique cette dernière soit recrutée, comme nous l'avons dit, parmi les agents des deux premières, elle échappe cependant au contrôle de l'état-major général.

Il ne faut pas prendre ces divisions du système absolument à la lettre, car elles s'entremêlent souvent et empêtent tellement l'une sur l'autre qu'il est impossible de tirer une ligne de démarcation nette entre elles. En tout cas, elles sont le développement de plans conçus par Stieber, et, en tout ce qui touche au fonctionnement de l'espionnage allemand, on reconnaît d'une façon évidente la main de l'ancien chef de la police secrète dont l'œuvre est toujours debout, aussi solide qu'au premier jour, plus de vingt ans après sa mort.

Le système d'espionnage reste toujours une dangereuse organisation, mais il y en a d'autres tout aussi bien conçus et d'une efficacité au moins égale. S'il s'était trouvé un autre Stieber pour prendre l'affaire en main, l'Allemagne pourrait posséder encore le seul système d'espionnage parfait. Mais un peuple ne donne naissance à un génie de cette envergure qu'une fois dans un siècle, et un second Stieber ne s'est pas encore présenté pour rendre au service secret de l'Allemagne la puissance qu'il avait au temps où il déployait une activité si efficace, sous l'habile impulsion de son créateur.

IV

Espionnage militaire

La meilleure manière d'étudier l'espionnage militaire allemand est de faire une analyse de la façon dont il a fonctionné en France à partir de 1870. Si l'on s'en tient aux apparences, l'invasion de la France par l'Allemagne commença à la fin de juillet 1870; mais, en réalité, elle avait déjà commencé dans la dernière moitié de 1867, avec les premiers agents à poste fixe que Stieber avait placés dans le pays.

Il n'y en avait pas moins de 30.000 dans les départements du nord et de l'est de la France, et ce sont les exploits cachés de cette véritable armée qui rendirent possible l'œuvre accomplie par de Moltke.

Dans ses mémoires, Stieber raconte que Bismarck, informé du désir de Jules Favre d'entamer des négociations pour la capitulation de Paris, en 1871, l'envoya chercher et lui donna des instructions pour tenir Favre en observation pendant toute la durée des pourparlers. Bismarck et Jules Favre se rencontrèrent à Versailles. Ce dernier, à son arrivée, monta dans une voiture conduite par un homme de Stieber qui le mena à un hôtel situé sur le boulevard du Roi. Cette maison, fait qu'ignorait absolument l'homme d'Etat français, était en quelque sorte le quartier général du service de la police secrète allemande. Jules Favre y fut reçu avec la plus grande courtoisie et on attacha à sa personne un valet de chambre qu'on lui recommanda pour ses qualités à toute épreuve de travail, de zèle et de dévouement.

Ce serviteur si précieux n'était autre que Stieber lui-même.

Jules Favre logea dans cette maison pendant tout le temps que durèrent les négociations pour la capitulation de Paris. Tout ce qu'il sut jamais du propriétaire de l'immeuble, c'est que c'était un bon Parisien qui habitait Versailles.

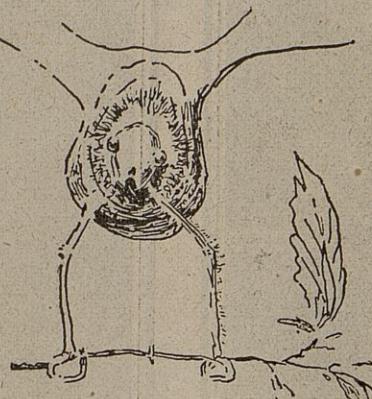
En réalité, c'était un des espions à poste fixe placés par Stieber avant le commencement de la guerre et qui se trouvait ainsi à même de donner tous les renseignements possibles sur son district aux troupes allemandes dès leur arrivée.

Pendant tout le séjour de Jules Favre à Versailles, Stieber ne le quitta pas d'une semelle, lui servant ses repas, tenant son appartement et ses affaires en ordre, et remplaçant, en un mot, auprès de lui, tous les devoirs du plus conscient des valets de chambre. C'est ainsi qu'il lui fut facile de fouiller en toute

tranquillité dans les vêtements, les malles et les objets personnels de sa dupe, sans que celle-ci s'en doutât le moins du monde.

Le maître espion ajoute dans ses mémoires que les renseignements qu'il put obtenir de cette façon furent extrêmement utiles à Bismarck pendant les négociations sur lesquelles fut basée la conclusion de la paix.

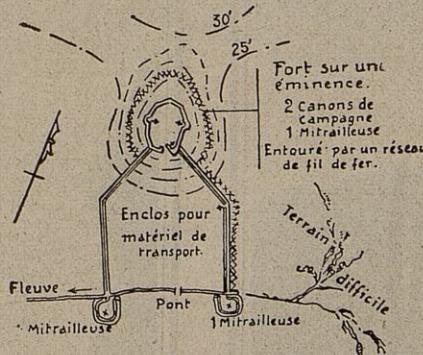
Certaines recommandations faites par le ministre de l'intérieur au cours de la période où Stieber fut à la tête de la police secrète valent la peine d'être citées ici. Elles ont trait à l'établissement d'espions sur tout le territoire de la France, après la guerre de 1870, en vue d'établir une surveillance étroite sur le pays vaincu.



Ce croquis représente le parasite de la teigne grossi au microscope; personne ne pourrait supposer que c'est la description d'un fort; cependant, regardez le dessin ci-dessous.

Ces recommandations peuvent se résumer ainsi : « Il ne faut pas que les agents à poste fixe soient de simples employés salariés (par exemple dans un bureau, un magasin, un atelier) car d'un moment à l'autre ils peuvent être congédiés et, dans ce cas, ils n'ont plus aucune raison plausible de rester à leur poste d'observation. Ces sortes d'emplois offrent en outre un énorme désavantage pour nos agents, en ce qu'ils restreignent leur champ d'action et leur enlèvent la liberté de leurs mouvements, en même temps qu'ils les exposent à une surveillance pour ainsi dire constante.

» Pour ces raisons, la condition essentielle de succès pour un espion est qu'il doive être son maître d'abord. Ensuite il devra choisir un genre d'établissement commercial ou autre qui réponde aux besoins du pays où il se trouve. Quel que soit cet établissement, bureau de contentieux, agence de vente ou de loca-



L'insecte est devenu une forteresse avec ses défenses : le correspondant de l'espion n'avait qu'à traduire.

tion d'immeubles, où maison d'un caractère purement commercial, il faut qu'il possède un solide crédit et repose sur une bonne renommée.

» Il ne faut pas oublier qu'il est absolument nécessaire pour nos agents d'inspirer la confiance dans les cercles où se trouve leur centre d'action.

» Ils y arriveront en donnant tous les signes extérieurs d'une bonne existence bourgeoise ordinaire, en pratiquant avec tact la charité, en se rendant utiles auprès des différentes sociétés, associations, communautés et autres, en acquérant ainsi enfin, peu à peu, une si forte position sociale qu'ils puissent être bien reçus et considérés dans tous les mondes.

» Nous sommes tenus évidemment de limiter les allocations que nous donnons à nos agents, mais il est nécessaire que nous leur donnions l'assurance absolue que tout argent sorti de leur poche pour le bien de l'œuvre leur sera remboursé par le service qui le passera au compte des dépenses générales. »

Etant donné que le crédit annuel affecté par l'Allemagne à cet usage spécial est de £ 780.000 (19.500.000 francs), on peut en conclure que le ser-

vice de l'espionnage jouit d'un personnel bien complet. Et encore cette somme n'est-elle que celle qui est officiellement reconnue; quel supplément probablement élevé convient-il d'y ajouter, voilà ce qu'il est impossible de deviner.

Les espions placés à poste fixe reçoivent des salaires variant entre 50 et 100 francs par semaine, suivant l'importance de leur poste et les services qu'on attend d'eux, sans compter le remboursement des dépenses courantes auxquelles ils peuvent être contraints par les exigences de leur commerce ou de leur situation.

Les agents à poste fixe sont sous la surveillance directe des centres d'espionnage de Bruxelles, Lausanne et Genève qui leur envoient leur salaire mensuellement sous forme de remises de fonds pour affaires commerciales traitées.

Il existe, de plus, un système d'inspection au moyen duquel chaque poste fixe est visité à des intervalles irréguliers, soit par des femmes, soit par de soi-disant voyageurs de commerce, qui recueillent les rapports écrits (de la main à la main), afin d'éviter toute surprise possible de la part des autorités postales françaises.

Ce système comporte en outre des instructions données verbalement, par l'inspecteur en tournée, aux espions de chaque poste fixe.

Au moment où la guerre actuelle a éclaté, le nombre d'espions à poste fixe, dont l'existence était connue en France, dépassait 15.000.

Stieber a commencé le recrutement de cette armée d'espions en 1870, lorsqu'il fit envoyer dans les quatorze départements français dont l'occupation de cette façon était essentielle pour le succès d'une attaque allemande, environ 4.000 fermiers, ouvriers agricoles et autres, qui devaient être employés d'une manière permanente dans les différents districts, en même temps qu'un nombre encore plus élevé de domestiques femmes à répartir dans les diverses classes de la population française.

Ces agents, toutefois, devaient tirer leur rétribution des ressources ordinaires du commerce français et se trouver sous la surveillance d'espions d'un plus haut grade, établis dans les affaires ou employés d'une façon indépendante aux postes fixes.

Ces derniers étaient spécialement choisis parmi des individus d'origine germanique, non seulement en Allemagne, mais aussi en Suisse et en Belgique, d'où on les envoyait prendre possession de leur poste après leur avoir fait subir l'entraînement préliminaire indispensable pour s'acquitter convenablement de leur tâche.

L'occupant d'un poste fixe à l'heure actuelle, que ce soit en France ou dans un autre pays, est presque toujours un Allemand. Il a à sa disposition, près à lui obéir au moindre signe, une quantité d'autres émigrants venus d'Allemagne, pourvus d'emplois divers où ils ne sauraient éveiller le moindre soupçon, qui ne reçoivent du gouvernement aucune éducation professionnelle et n'en attendent aucun salaire fixe pour leur travail.

Ils forment le menu fretin du système et ils ne prennent jamais contact avec des personnages plus élevés dans la hiérarchie que le simple agent à poste fixe qui leur permet d'augmenter le maigre salaire tiré de leur travail légitime, en payant les bribes intéressantes de racontars qu'ils lui apportent.

Un de plus ou un de moins de ces gens-là importe peu au système. Ils ne font que rapporter simplement à un compatriote, par manière de patriotisme, ce qu'ils ont entendu dire, et, à ce point de vue, tout Allemand qui se trouve en pays étranger peut être considéré comme un espion, quoique pour remplir des missions véritablement officielles il n'existe qu'un certain nombre d'agents du service secret.

L'agent reconnu par le gouvernement est placé dans un poste où il puisse exercer efficacement l'espionnage sur une garnison, une position militaire, ou quelque autre endroit ayant trait à l'organisation défensive ou offensive du pays visé.

Son rôle est, dès le début, de déployer toute l'amabilité possible et de se faire bien voir dans la sphère où il se trouve.

S'il est placé, par exemple, dans une petite ville de garnison, il y entreprend un genre de commerce susceptible de lui ouvrir la porte des cercles militaires. Inutile d'ajouter que, si mauvaises que soient les affaires, les siennes marchent quand même.

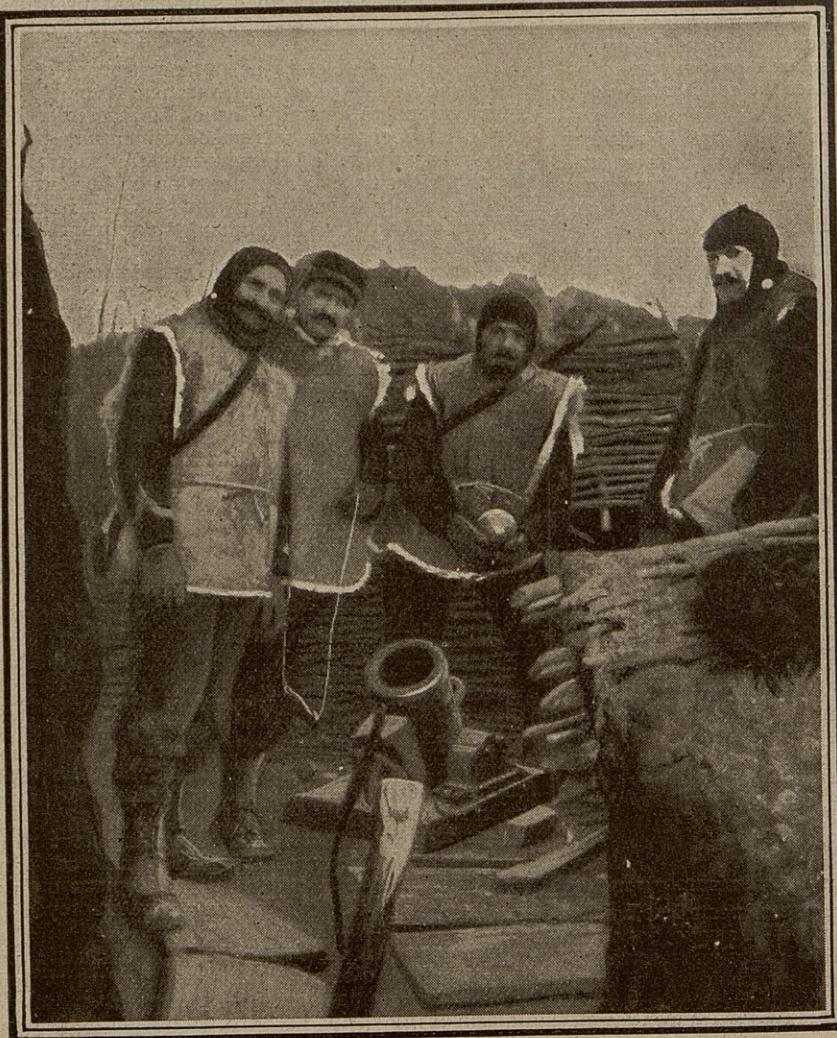
Entre temps, il ne manque pas d'apporter sa contribution très ostensiblement aux œuvres de bienfaisance, d'assister à tous les spectacles et plaisirs publics, enfin de ne rien négliger de ce qui peut le faire reconnaître, lui et son commerce, dans la société à laquelle il appartient.

Tôt ou tard il se fait des amis des gens qui n'étaient d'abord que de simples connaissances. Il mène à tous les yeux la vie insouciante, innocente et paisible de quelqu'un qui n'a rien à cacher. Il acquiert ainsi une réputation excellente de brave et honnête homme, dont il profite à la première occasion pour entrer en relations avec quelque membre de la garnison, officier ou sous-officier.

(A suivre.)

(1) Voir les numéros 19, 20 et 21 du *Pays de France*.

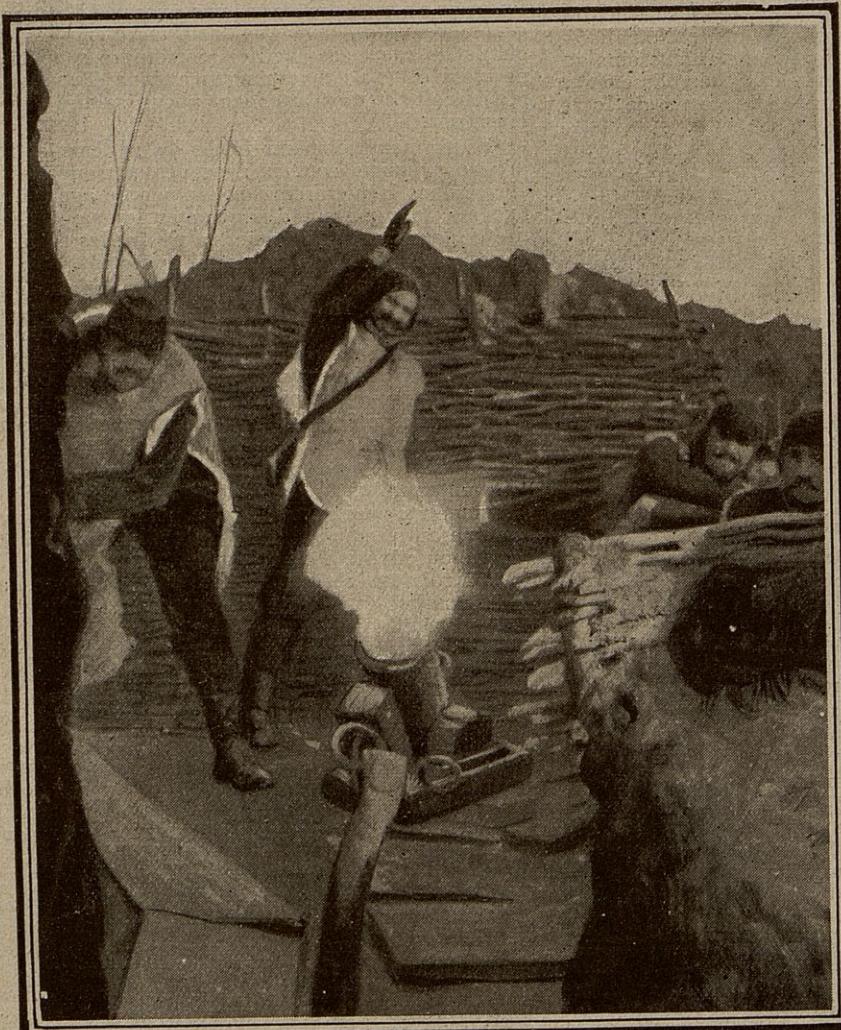
LE VIEUX " CRAPOUILLAUD "



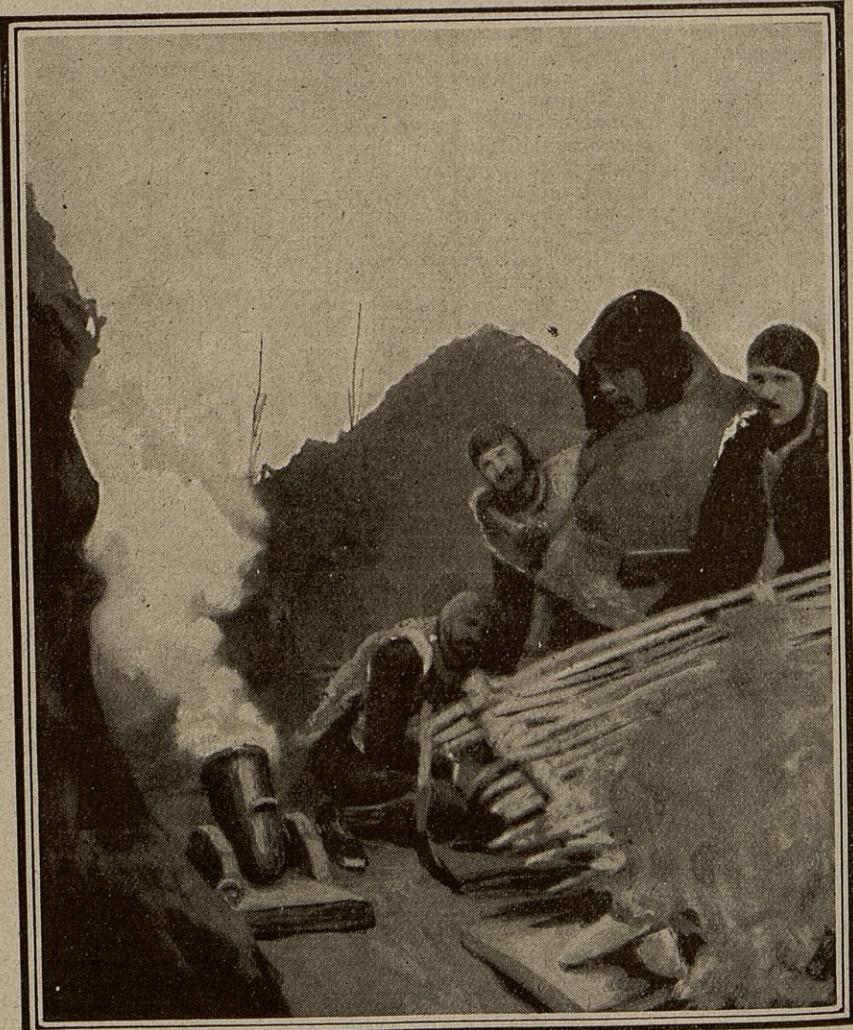
La guerre de tranchées aura remis en honneur les vieux engins délaissés pour les armes nouvelles. Le « crapouillaud » est employé avec succès pour envoyer des bombes dans les tranchées ennemis.



Voici les diverses phases du tir de ce petit mortier. Nos poilus ont chargé le « crapouillaud » ; l'un d'eux place la bombe dans la gueule de l'engin.



Le sergent donne le signal ; la main s'abat sur le cordeau tendu ; le coup part et la bombe, décrivant une trajectoire à sommet très élevé, va retomber au milieu des Boches.



Pendant que la bombe éclate, causant des ravages dans la tranchée allemande, il faut attendre que la fumée de l'obusier se soit dissipée ; ce n'est plus le tir rapide.

BOU-ZIAN

du 2^e Turcos

Par LÉON SAZIE

CHAPITRE DOUZIÈME

BOU-ZIAN ET LA POUPÉE

— Un grand blessé voudrait vous voir, dit un matin une des sœurs à Bou-Zian...

— Ji pas toubib, répondit Bou-Zian, ji connais, ji tue les Boches, mais ji connais pas ji guaris grand blessé français.

La sœur lui dit que c'était un soldat qui ne vivait encore que par miracle. Ce malheureux, ayant appris que Bou-Zian était à l'hôpital, avait demandé à le voir. Depuis ce moment, il semblait mieux aller...

— Bon! fit Bou-Zian; si voir moi cit blessé sera plos meilleur... Pot-être... ji pas toubib, j'iti moi on bon remède...

On le mena dans la salle où, sur des oreillers blancs, il aperçut une tête exsangue envahie par la barbe hirsute, avec des yeux au fond des orbites qui semblaient seuls vivre encore. Et cette tête, toute de souffrance atroce, en voyant Bou-Zian, eut la force de sourire, de s'éclairer...

— Douro! s'écria Bou-Zian en se précipitant vers le lit du blessé... Quis-qui ti trappé?

— Tu sais où mes trois camarades avaient été tués..., je suis allé rattraper le fil du téléphone.

— Ça ci bien, fit Bou-Zian en tressaillant. Ci très bien por on simple fantassin di France... Ci on tour qui faire honor à on torco!...

— Tu sais, reprit douloureusement Durand, tu sais, puisque tu as passé à côté des trois camarades tués, que c'était la mort pour moi...; mais je devais faire ce raccord... Je n'ai pas été tué sur le coup..., mais ça n'en vaut guère mieux... Je sais que je vais mourir!...

— Raste tranquille Douro, affirma le caporal... Bou-Zian ti promis, ja-mais ti morir!...

— Enfin, écoute. Je sais que tu vas en convalescence à Paris... La sœur te donnera une lettre que je lui ai dictée pour ma femme et ma fille; tu connais mon aventure, tu leur diras comment que ça c'est passé..., et puis tu les embrasseras bien pour moi...

— Bon! dit solennellement Bou-Zian... Ji porte ton carta. Maintenant, ton femme ci mon femme, ton fille ci mon fille jusqu'à ti reviens... Ji connais ti reviens..., ma parole ah Karabi!... Raste tranquille, ti garir... Ecoute quisqui ji commande, moi caporal taraillor por toi simple fantassin di France, qui ti bon por faire on z'Arabe... Alors ti pas morir!

Durand eut voulu rire..., mais il pleurait. Bou-Zian n'eut pas voulu pleurer, il ne pouvait rire...

— Donne-moi la main, dit-il à Durand.

— Je ne peux pas, Bou-Zian, répondit le blessé, je ne sais plus si j'ai des mains, si j'ai des bras..., des jambes... je ne vois plus ce qui me reste... Je suis tout dans du plâtre..., raccommodé par morceaux, je ne peux pas bouger.

— Boge pas, alors, dit Bou-Zian. La prochaine fois ti serre la main... jord'houi ji prends baiser pour ton femme, ton z'enfant...

Bou-Zian se pencha sur Durand et, longuement, fraternellement, l'embrassa. La sœur lui remit la lettre qu'elle avait écrite sous la dictée du blessé... Bou-Zian recommanda Douro aux camarades... et le lendemain, avec un convoi de convalescents, il partait vers Paris...

...Quand il fut permis de sortir de l'hôpital, Bou-Zian se rendit à Levallois-Perret où demeurait Durand. On l'attendait. Il trouva là le foyer de toutes les familles françaises, en ce moment... Les voisins étaient venus pour voir, pour entendre le caporal qui apportait des nouvelles du front. Des gens, ne se connaissant pas au mois d'août dernier, se trouvaient ici comme chez des parents, se sentaient unis ainsi qu'une grande famille, car tous avaient là-bas quelqu'un, et tous avaient ici les mêmes angoisses, mais la même résolution, la même espérance et la même confiance. Bou-Zian que, sur le champ de bataille,

rien ne pouvait émouvoir, se sentit quelque peu troublé en entrant dans cette chambre propreté de ménage ouvrier, où tout ce monde l'attendait... Mais un turco n'est pas longtemps intimidé. La femme de Durand le fit entrer, le présenta. Bou-Zian salua à la ronde, salua plus longuement les mères, les femmes, les sœurs qui, déjà, portaient le deuil, serra les mains que les pères, les vieux lui tendaient, puis il prit la fillette de Durand et, longuement, la serra dans ses bras.

— Ti connais, lui dit-il, ti mon z'enfant jusque ton papa revient...

Et, de ses poches, il tira des bananes, des oranges, des sucres d'orge, un cornet de cacaouettes achetés à une marchande à la petite charrette, rencontrée en chemin. Comme la femme de Durand sanglotait en lisant la lettre de son mari, Bou-Zian lui dit de ne pas pleurer. Il affirma que Durand reviendrait... Les turcos l'avaient, pour sa bravoure, reconnu z'Arabe; par conséquent lui jamais malade, jamais mourir... Maintenant il était blessé... Bon... qu'est-ce que c'était ça..., rien du tout! Blessé, ce n'était pas malade..., pas mort...

— Mais enfin, dit la femme de Durand, exprimant la pensée de tout le monde, pourquoi n'avons-nous pas plus souvent de ses nouvelles. Je ne reçois pas de lettres.

— Ya madame Douro, répondit Bou-Zian. Ti voudras tes les jours une lettre comme ti prends café

cuir, et regarde au fond d'une des poches, la seule qui contient quelque chose... Il en tire... bien compté et recompté, quarante-trois sous... Il était loin du prix marqué... Ça ne l'émeut pas... Il tend ses quarante-trois sous à la vendeuse :

— Prends toujours ça..., lui dit-il... Ji ti donne li reste quand ji toche l'argent.

La vendeuse, naturellement, ne pouvait accepter ce marché... et Bou-Zian ne voulait pas reprendre la poupée à la fillette.

— Bon! fit Bou-Zian à la vendeuse. Nos allons ranger ça... Osqui li patron magasin?

— Le patron est à la guerre.

— Ah! ci bien... Osqui li daractor? Ji parle avec loui.

La jeune fille le conduisit à un vieux brave homme, père de la patronne, qui écoute complaisamment les explications de Bou-Zian.

— Ji promis Douro, blessé, qui son z'enfant ci mon z'enfant, jusqu'à revient... La petite veut une poupée. Ji donne popée...; mais maintenant ji peux pas ji paye popée et ji peux pas ji prends popée la petite. Ti connais ça, Daractor!... Mais ti peux faire confiance Bou-Zian; quand ji rengeji paye toi..., dans trois ans... Ci trop long!... Bon!... Attends, toi écrire carta mon père...

Bou-Zian dicta au vieux brave homme, qui s'y prêta facilement, une lettre dans laquelle il priait son père de vendre la chèvre grise ou un mouton, et d'envoyer au marchand 2 fr. 85.

Le brave homme écrit la lettre; il demande à Bou-Zian s'il sait lire...

— Parfaitement, affirme le caporal; j'iti l'école z'arabe-française, à Bel-Abbès, avec Bénizop, Ramonet.

Le marchand lui tend alors la lettre. Bou-Zian la regarde, la parcourt des yeux comme s'il lisait, et déclare :

— Jiconnaissmeillor quand cit écrit z'arabe, mais ça va bien comme ça...

Le vieux marchand lui dit alors de signer la lettre... Bou-Zian apposa, non sans quelque mal, sa signature en arabe, puis donna l'adresse de son père.

L'affaire alors est conclue.

— Ti brave homme, déclare Bou-Zian. Tojors moi, liotenant Baroude, tos les taraillors achètent dans ton boutique les popées, li joxjox por la fille du 2^e torcos!...

Il va rejoindre la fillette de Durand qui berce la poupée. Le marchand le rappelle, lui dit que quand on a fait un achat dans son magasin on a droit à une prime..., et il lui donne une blague à tabac en caoutchouc. Bou-Zian croit rêver. Il ne sait comment remercier... Après avoir serré la main du vieux brave homme, il dit à la vendeuse, jeune fille gentille :

— Ti as bon daractor..., faire content la z'enfant, laisse-moi ji brasse toi por loui!...

Il saisit la vendeuse, l'enlève de terre et lui plaque sur les joues deux baisers qui chantent dans le magasin...

...Quelques jours plus tard, le père de Bou-Zian, là-bas dans son vieux village kabyle, recevait la lettre du marchand. La lettre signée par Bou-Zian disait :

“ Je suis content de pouvoir vous envoyer de mes nouvelles par un ami rencontré à Paris. Je vais très bien, et vous embrasse... ”

» Caporal BOU-ZIAN. »

...Deux semaines après cet événement, Bou-Zian, qui ne boitait plus, qui avait retrouvé son pas sec et nerveux, voulait prouver au sergent Bénizop que son mollet d'Algérien, son mollet de coq avait renoussé; il disait au revoir à la femme de Douro, à la fillette, et il allait retrouver les turcos au front.

Encore une fois, les Boches qui ont, à défaut d'autre qualité, la mémoire des coups qu'ils reçoivent, tremblent en entendant le cri des chiens kabyles, la nuit. Ils se doutent qu'on allait leur servir de nouveaux trucs de taraillors, de bons coups de z'Arabes...

C'est qu'il était de retour, le caporal Bou-Zian, du 2^e turcos!...

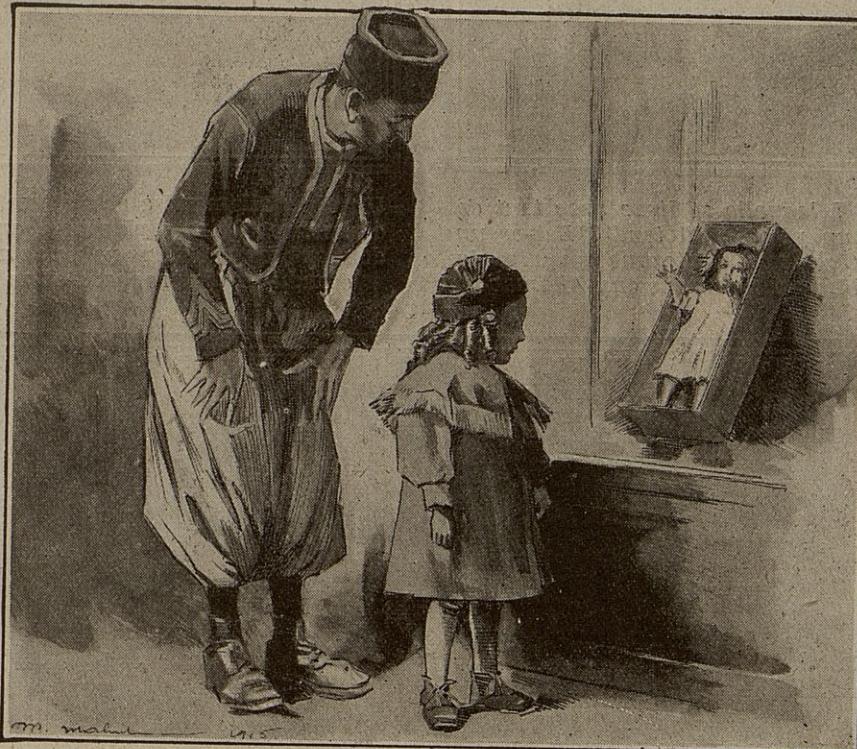
FIN

Dans le prochain numéro nous commencerons la publication d'un nouveau roman

LES TROIS DIABLES BLEUS

... par JEAN DE LA HIRE ...

où seront racontés les exploits de nos chasseurs alpins, la terreur des Boches.



LA FILLETTE S'ARRÊTA EN EXTASE DEVANT UNE MAGNIFIQUE POUPÉE

DANS LES VOSGES



Quelle peut bien être l'occupation à laquelle se livre avec tant de soins ce chasseur alpin ? Est-ce un piège qu'il tend ? Est-ce un nouvel engin de son invention ? C'est sans doute une surprise du genre de celles que nos « diables bleus » réservent aux Allemands.



Un obus allemand a éclaté sur cette maison où se trouvaient des chasseurs alpins ; plusieurs ont été blessés. Les infirmiers leur donnent les premiers soins ; un alpin, plus gravement atteint, est étendu sur le brancard et on va le transporter à l'ambulance.



A travers les vignes et les pommiers plantés le long des coteaux d'Alsace, le convoi des alpins descend vers la plaine, transportant mitrailleuses et canons de campagne. Les conducteurs se sont arrêtés un moment pour contempler la vallée qui se déroule à leurs pieds et d'où montent les échos de la bataille.

LES ORPHELINS D'ALSACE



A l'hospice de Thann étaient recueillis de nombreux orphelins alsaciens et allemands ; afin de les soustraire aux obus des Allemands qui, pour se venger de leurs échecs, bombardaien la ville et particulièrement l'hospice, on emmena tous ces petits dans des camions militaires. Nos photographies représentent le départ de Thann et une halte à Bussang. Dans le médaillon on compte les jeunes enfants.

CARTE DES DARDANELLES



Cette carte du détroit des Dardanelles permettra à nos lecteurs de suivre les opérations navales des escadres alliées. L'amirauté britannique, désignant par des lettres les forts qui défendent le détroit, nous avons suivi cette méthode; la petite carte donne le détail des défenses de la passe de Nagara; les lettres se rapportent aux forts de la côte d'Europe. On voit, dans le détroit et dans le golfe de Saros, l'emplacement des cuirassés français et anglais.

SUR LE FRONT RUSSE

Le succès de la contre-offensive des armées russes se dessine avec vigueur. Nos alliés ont repoussé les Allemands sur toute la ligne au nord-ouest de Grodno et vers Mlawa. Près de Grodno, les Allemands occupaient la côte 100,3 avec le 21^e corps qu'ils avaient amené du front occidental; ils furent culbutés par les Russes et laissèrent plus de dix mille morts sur le terrain. L'avance des Russes au delà d'Augustovo, menaçant de couper les communications de la gauche allemande qui bat en retraite et celles de la colonne qui se trouve devant Ossoviec, a eu pour résultat de dégager cette place; les attaques des Allemands sont devenues moins énergiques et il semble que le siège de la forteresse, qui ripostait avec succès, ne sera pas poursuivi plus longtemps.

Le maréchal Hindenburg veut-il créer une nouvelle diversion? Il a prononcé une nouvelle attaque vers Varsovie, sur la Pilitza; une grande bataille s'est engagée à cet endroit même qui fut fatal aux troupes de Mackenzen; le chef des armées allemandes a-t-il espéré que les Russes auraient dégarni cette partie du front pour repousser l'avance tentée vers le nord de la Pologne et qui

vient d'échouer? Les armées de nos alliés sont assez nombreuses pour faire face sur tous les points.

Si les armées allemandes ont perdu plus de deux cent mille hommes dans les batailles qui se sont déroulées depuis un mois, les pertes des Autrichiens dans les Carpates ont été extrêmement élevées. Ils ont été rejetés dans la haute vallée du San et ont dû abandonner la rive droite de la rivière. Battus à Stanislau, ils sont menacés de voir leur retraite coupée en Transylvanie.

Rassortiments et reliures du "Pays de France"

Nos lecteurs peuvent se procurer maintenant les numéros du "PAYS DE FRANCE" qui manquent à leur collection, chez leur libraire habituel, au prix de 0 fr. 25 le numéro.

Nous tenons, en outre, à la disposition de nos lecteurs des reliures électriques spécialement établies pour contenir la collection d'une année du "PAYS DE FRANCE" (3 fr. prise dans nos bureaux, 3 fr. 45 par la poste).

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT ORIENTAL (d'après les Communiqués officiels)



*Quanç je me réveillai, longtemps avant l'aurore,
J'entendis près de moi mes fils, dormant encore,
Qui demandaient du pain et gémissaient tout bas.*
(LA DIVINE COMÉDIE, DANTE.)

UGOLIN !... *d'après Carpeaux*